

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1994**

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées                    |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression                    |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Continuous pagination/<br>Pagination continue   |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/<br>Comprend un (des) index  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear<br>within the text. Whenever possible, these have<br>been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | Title on header taken from: /<br>Le titre de l'en-tête provient:   |
| <input type="checkbox"/> Additional comments: /<br>Commentaires supplémentaires:   | <input type="checkbox"/> Title page of issue/<br>Page de titre de la livraison                                     |
|  | <input type="checkbox"/> Caption of issue/<br>Titre de départ de la livraison                                      |
|  | <input type="checkbox"/> Masthead/<br>Générique (périodiques) de la livraison                                      |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

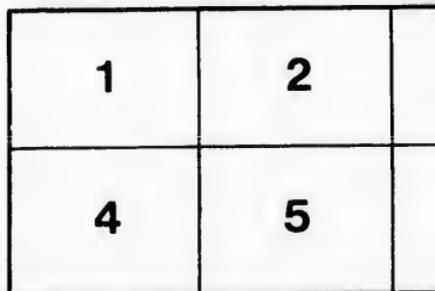
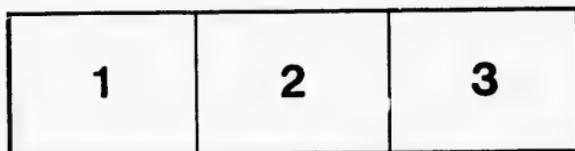
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exem  
généro

Les im  
plus g  
de la r  
confor  
filmag

Les ex  
papier  
par le  
derniè  
d'impr  
plat, s  
origina  
premiè  
d'impr  
la der  
empre

Un de  
derniè  
cas: le  
symb

Les ca  
filmés  
Lorsq  
reproc  
de l'a  
et de  
d'ima  
illustr

nd thanks

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la  
générosité de:

la

Bibliothèque nationale du Canada

quality  
gibility  
the

Les images suivantes ont été reproduites avec le  
plus grand soin, compte tenu de la condition et  
de la netteté de l'exemplaire filmé, et en  
conformité avec les conditions du contrat de  
filmage.

re filmed  
g on  
l impres-  
s. All  
g on the  
pres-  
printed

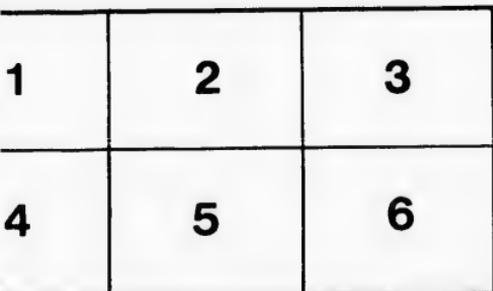
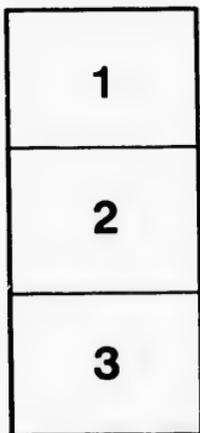
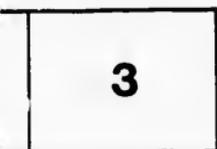
Les exemplaires originaux dont la couverture en  
papier est imprimée sont filmés en commençant  
par le premier plat et en terminant soit par la  
dernière page qui comporte une empreinte  
d'impression ou d'illustration, soit par le second  
plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires  
originaux sont filmés en commençant par la  
première page qui comporte une empreinte  
d'impression ou d'illustration et en terminant par  
la dernière page qui comporte une telle  
empreinte.

che  
'CON-  
END''),

Un des symboles suivants apparaîtra sur la  
dernière image de chaque microfiche, selon le  
cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le  
symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

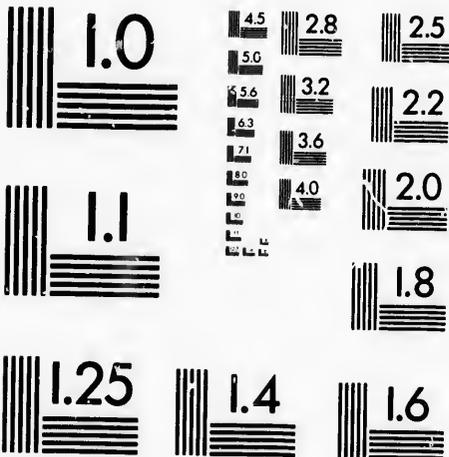
d at  
ge to be  
ned  
left to  
s as  
nte the

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être  
filmés à des taux de réduction différents.  
Lorsque le document est trop grand pour être  
reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir  
de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite,  
et de haut en bas, en prenant le nombre  
d'images nécessaire. Les diagrammes suivants  
illustrent la méthode.



# MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482 - 0300 - Phone  
(716) 288 - 5989 - Fax

L

*L. P.*

SUITE DE L'AMI  
DES ENFANS.

L'AMI  
DE  
L'ADOLESCENCE,  
PAR M. BERQUIN.

On trouve chez FROULLÉ, Li-  
 braire, pont Notre-Dame,  
 Idylles de M. BERQUIN,  
 2 vol. *in-8°*. ornés de 24  
 Estampes. . . . . 10<sup>th</sup>  
 Romances, du même, 1 vol.  
*in-8°*. *fig. & musique*. . . . 6<sup>th</sup>  
 Médée, Mélodrame imité de  
 l'Allemand de M. Gotter,  
*in-8°*. . . . . 15<sup>s</sup>  
 Port franc par la poste.  
 Il faut affranchir les lettres, &  
 le port de l'argent.

L' A M I  
D E  
L'ADOLESCENCE,  
PAR M. BERQUIN.

---

1<sup>er</sup> JANVIER 1785.

---



A P A R I S,  
*Au Bureau de l'Ami des Enfans,*  
Rue de l'Université, au coin de celle  
du Bac, N<sup>o</sup>. 28.  
*S'adresser à M. LE PRINCE, Directeur.*

---

M. DCC. LXXXV.  
*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

## L'AMI DE L'ADOLESCENCE.

Cet ouvrage a commencé le 1<sup>er</sup> Septembre 1784. La souscription pour 12 volumes, distribués en 24 cahiers, & pour les trois volumes de *l'Introduction familière à la connoissance de la Nature*, est de 13 liv. 4 sols pour Paris, & de 16 liv. 4 sols pour la Province, port franc par la Poste, le treizieme *gratis*.

Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

## L'AMI DES ENFANS.

Le prix de cet ouvrage complet en 24 vol. est de 26<sup>th</sup> 8s, port franc par la poste.

Le même en 8 vol. 16<sup>th</sup> 4s, aussi port franc par la poste.

Ceux qui prendront à la fois quatre exemplaires de l'une ou de l'autre édition, auront le cinquieme *gratis*; & ceux qui en prendront à la fois douze exemplaires, auront en outre le treizieme *gratis*, c'est-à-dire, 16 pour 12; mais en se chargeant dans l'un & l'autre cas des frais de port.

On trouve à la même adresse, les *Lectures pour les Enfans, ou Choix de petits Contes, également propres à les amuser & à leur inspirer le goût de la vertu*, 4 vol. petit format, 4<sup>th</sup> 16s, aussi port franc par la poste.

Le quatrieme volume se vend séparément 1<sup>th</sup> 4s, aussi port franc par la poste.

L  
ré  
S.  
le  
rie  
mi  
17  
cin  
En  
pu  
hist  
a é  
che



## AVERTISSEMENT.

---

LA relation qu'on va lire, est rédigée sur le Journal de M. S. W. Prenties, Enseigne dans le 84<sup>me</sup> Régiment, Infanterie, qu'il publia, pour la première fois, à Londres en 1782, & dont il s'est fait cinq éditions en dix-huit mois. En conservant avec une scrupuleuse exactitude le fonds historique des disgraces qu'il a éprouvées, j'ai cru devoir chercher à leur prêter un nou-

vj *AVERTISSEMENT.*

vel intérêt, par une narration plus vive des événemens, & par un tableau plus animé des situations où il a fait éclater tant de force d'esprit & de courage. Il seroit à desirer qu'un Ecrivain philosophe choisît dans la foule immense des voyageurs ceux dont les aventures seroient les plus propres à donner du caractère à la jeunesse, en frappant fortement son imagination & sa sensibilité. C'est par des traits d'industrie, de confiance, & quelquefois même d'une heureuse audace, qu'il

*AVERTISSEMENT.* v

faudroit lui montrer les ressources que l'homme trouve toujours en lui-même dans les positions les plus désespérées. Cette lecture, en la préparant de bonne heure aux plus étranges accidens qui peuvent troubler le cours de la vie humaine, lui en donneroit, en quelque sorte, la première expérience, & l'animeroit par une noble émulation à les soutenir avec fermeté.

Mes jeunes Lecteurs feront bien-aîsés sans doute d'apprendre que, sur les témoignages

viiij *AVERTISSEMENT.*  
du Lord Dalrymple, Aide-  
de-Camp du Général Clinton,  
& par les bons offices de M.  
Fischer, alors sous-Secrétaire  
du département de l'Amé-  
rique, M. Prenties a obtenu  
tous les dédommagemens qu'il  
pouvoit desirer, pour les souf-  
frances & les pertes qu'il a  
essuyées.

L  
C  
G  
en  
fié  
m'  
sur  
voi  
No  
goe  
dro  
dép  
fleu  
I



## R E L A T I O N

*D'un naufrage sur l'Isle Royale,  
autrement dite le Cap Breton.*

**C**HARGÉ des dépêches que le Général Haldimand, commandant en chef du Canada, m'avoit confiées pour le Général Clinton, je m'embarquai le 17 Novembre 1780, sur un petit brigantin qui faisoit voile de Quebec vers New-Yorck. Nous allions de conserve avec une goelette destinée pour le même endroit, & qui portoit un duplicata des dépêches. Après avoir descendu le fleuve S. Laurent jusqu'au havre

1<sup>er</sup> Janvier 1785. \* A

10 *Relation d'un Naufrage*

appelé le Trou de S. Patrice dans l'isle d'Orléans , nous fumes retenus dans ce port par un vent contraire , qui dura six jours. L'hiver faisoit déjà sentir ses premiers frimats ; & la glace se forma bientôt à une grande épaisseur sur tous les bords du fleuve , par l'âpreté d'un froid rigoureux. Plût au Ciel qu'il eût duré quelques jours de plus ! En fermant absolument notre marche , il nous auroit sauvé des malheurs dont le récit va commencer avec celui de notre navigation.

Avant de parvenir à l'embouchure du fleuve , on s'étoit apperçu que le brigantin faisoit une légère voie d'eau. A peine fûmes-nous entrés dans le golfe , que cette voie

devint plus considérable ; & les deux pompes , malgré leur travail continuel , laissoient toujours deux pieds d'eau dans la cale. D'un autre côté , le froid avoit augmenté sa rigueur , & les glaces s'amonceloient autour du vaisseau , jusqu'à nous faire craindre d'en être entièrement environnés. Nous n'avions à bord que dix-neuf personnes , dont six passagers , & les autres , mauvais matelots. Quant au Capitaine , de qui nous devons attendre des secours dans une position si fâcheuse , au lieu de veiller à la conservation du navire , il passoit le tems à s'enivrer dans sa chambre , sans s'occuper un moment de notre sûreté.

Le vent continuant de souffler

12 *Relation d'un Naufrage*

avec la même violence, & l'eau s'étant élevée dans la cale jusques à la hauteur de quatre pieds, le froid & la lassitude jetterent le découragement parmi les gens de l'équipage. Tous les matelots de concert prirent la résolution de ne plus manœuvrer. Ils abandonnerent les pompes, en témoignant une profonde indifférence sur leur destin, aimant mieux, disoient-ils, couler à fond avec le vaisseau, que de s'épuiser d'un travail inutile dans une situation désespérée. Il faut convenir que depuis plusieurs jours leurs fatigues avoient été excessives & sans aucun intervalle de délassement. L'inaction du Capitaine achevoit encore de les abattre. Cepen-

dant à force d'encouragemens & de promesses, & par une distribution de vin que j'ordonnai fort à propos pour les réchauffer, je parvins à vaincre leur répugnance. L'interruption du travail avoit fait entrer un pied d'eau de plus dans la cale : mais leur activité se ranimant par la chaleur de la boisson que je leur faisois donner toutes les demi-heures, ils soutinrent avec tant de constance l'effort de la manœuvre, que l'eau fut bientôt réduite à moins de trois pieds.

Nous étions au 3 Décembre. Le vent sembloit de jour en jour s'irriter, au lieu de s'adoucir. Les fentes du vaisseau alloient toujours en s'agrandissant, tandis que les gla-

14 *Relation d'un Naufrage*

çons attachés à ses côtés augmentoient son poids , & gênoient sa marche. Il falloit continuellement casser cette croûte de glace qui menaçoit de l'envelopper. La goolette qui nous suivoit , loin de pouvoir nous prêter aucune assistance , se trouvoit dans un état encore plus déplorable , ayant donné sur des rochers devant l'île de Coudres , par l'ignorance du pilote. Une neige épaisse qui vint à tomber , nous déroba sa vue. Un coup de canon que nous tirions tour-à-tour de demi-heure en demi-heure , formoit toute notre correspondance. Bientôt nous eûmes la douleur de ne l'entendre plus répondre à ce signal. Elle périt avec les seize personnes de son

équipage, sans qu'il nous fût même possible d'appercevoir leur désastre, pour chercher à les recueillir.

La pitié que nous inspiroit un sort si funeste, fut bientôt détournée sur nous-mêmes, par l'appréhension d'un nouveau danger. La mer étoit fort grosse, la neige très-épaisse, le froid insupportable, & tout l'équipage abattu. C'est dans cet état que le contre-maître s'écria que nous ne devons pas être éloignés des îles Madelaine, amas confus de rochers, dont les uns élevent leur tête sur la mer, & dont les autres cachent sous sa surface des pointes déjà fatales à plusieurs vaisseaux. En moins de deux heures nous entendîmes les vagues se bri-

16 *Relation d'un Naufrage*

ser à grand bruit sur ces roches ;  
& bientôt après nous découvrîmes  
l'île principale, appelée *l'Homme  
mort*, qu'une manœuvre pénible  
nous fit éviter. Le sentiment du  
péril n'en devint que plus vif au  
milieu d'une foule d'écueils, dont  
il y avoit peu d'apparence que nous  
pussions échapper avec le même  
bonheur, l'épaisseur redoublée de  
la neige nous permettant à peine  
d'étendre notre vue d'un bout à  
l'autre du vaisseau. Il seroit diffi-  
cile de peindre la consternation  
& l'effroi dont nous fûmes saisis  
dans toute la longueur de ce pas-  
sage. Mais lorsque nous l'eûmes  
franchi, un rayon d'espoir rentra  
dans le cœur des matelots, qui ne

doutèrent plus que la Providence ne s'intéressât à leur salut, en considérant le danger dont ils venoient de sortir; & ils reprirent leurs efforts avec une ardeur nouvelle.

La mer devint plus agitée pendant la nuit; & le lendemain vers cinq heures du matin, une grosse houle fondit sur le vaisseau, enfonça nos faux sabords, & remplit d'eau la cabane. L'impétuosité des vagues ayant écarté l'étambord, nous cherchâmes à boucher les ouvertures avec du bœuf coupé par tranches; mais ce foible expédient demeura sans effet, & l'eau continua de nous gagner plus rapidement que jamais. L'équipage effrayé, avoit suspendu un moment

l'exercice des pompes. Lorsqu'il voulut le reprendre, il les trouva si fortement gelées, qu'il étoit désormais impossible de les faire jouer.

Nous perdîmes, dès ce moment, l'espérance de conserver long-tems le navire; & tous nos vœux se bornoient à ce qu'il n'enfonçât pas du moins jusqu'à ce que nous fussions à la portée de l'île S. Jean, ou de quelque autre île dans le golfe, où nous pourrions aborder à l'aide de notre chaloupe. Abandonnés à la merci du vent, nous n'osions entreprendre aucune manœuvre, de peur de causer au vaisseau quelque effort dangereux. Le nouveau poids d'eau qu'il prenoit de minute en minute, rallentissoit sa marche; &

les vagues plus rapides dont il brisoit la course se redressoient furieuses, & venoient se déborder sur le tillac. La cabane où nous nous étions réfugiés ne nous présentoit qu'un bien foible abri contre le souffle du vent, & nous garantissoit à peine de la violence des houles glacées. A chaque instant nous craignions de voir emporter notre gouvernail, & notre mât se briser. Les mouettes & les canards sauvages que nous entendions voltiger autour de nous, témoignoit, il est vrai, que la côte ne devoit pas être éloignée; mais ses approches même étoient un nouveau sujet de terreur. Comment échapper aux brisans dont elle pouvoit être

20 *Relation d'un Naufrage*

entourée, dans l'impuissance où nous étions de les éviter par aucune manœuvre, & même de les appercevoir à travers le voile de neige dont nous étions enveloppés? Telle étoit, depuis quelques heures, notre déplorable situation, lorsque le ciel s'étant tout-à-coup éclairci, nous découvrîmes enfin la terre à trois lieues de distance.

Le sentiment d'allégresse dont nous pénétra son premier aspect, fut bien modéré par une vue plus distincte des roches énormes qui paroissoient s'élever à pic le long de la côte, pour nous en repousser. Le vaisseau venoit encore d'effuyer des lames violentes qui l'auroient submergé, si sa charge eût été

été moins légère. Chaque nouvelle secousse nous faisoit craindre de le voir s'entre-ouvrir. Notre chaloupe étoit trop petite pour contenir tout l'équipage, & la mer d'ailleurs trop furieuse pour lui confier un si foible bâtiment. Il sembloit que nous n'étions parvenus devant cette terre fatale, que pour la rendre témoin de notre perte. Cependant nous en approchions toujours de plus près. Nous n'en étions plus éloignés que d'un mille, lorsque nous découvrîmes avec transport au détour de ces roches menaçantes une plage sablonneuse, vers laquelle notre cours se dirigeoit, sans que l'eau perdît assez sensiblement de sa profondeur, pour nous défendre d'en approcher de

1<sup>er</sup> Janvier 1785.

B

22 *Relation d'un Naufrage*

cinquante à soixante verges avant d'échouer. Le sort de nos vies alloit se décider dans quelques minutes. Enfin, le navire donna sur le sable avec une violente secousse. Le premier choc fit sauter le grand mât, mais sans aucun accidnet; & le gouvernail fut démonté d'une telle rudesse, que la barre faillit tuer un des matelots. Les vagues mutinées qui battoient de tous côtés le navire, forcerent la poupe; enforte que n'ayant plus d'abri dans la cabane, nous fumes obligés de monter sur le pont, & de nous tenir accrochés aux haubans, de peur d'être renversés dans la mer. Au bout de quelques instans, le vaisseau se releva tant soit peu, mais

la quille étoit brisée, & la carcasse sembloit prête à se disperser. Ainsi toutes nos espérances furent réduites à la chaloupe, que j'eus une peine infinie à faire mettre à la mer, tant elle étoit hérissée au-dans & au-dehors de larges glaçons, dont il falloit la débarrasser. La plupart des gens de l'équipage s'étant pris de vin, pour tâcher de se délivrer de l'effroi dont ils étoient saisis, je fis avaler un verre d'eau-de-vie à ceux qui étoient restés sobres, & je leur demandai s'ils vouloient s'embarquer avec moi dans la chaloupe pour gagner la terre. La mer étoit si houleuse, qu'il paroissoit impossible que notre frêle esquif pût la tenir un mo-

24 *Relation d'un Naufrage*

ment, sans être englouti. Il n'y eut que le contre-maître, deux matelots & un jeune passager qui résolurent d'en courir le hazard. Dès le premier instant de péril, j'avois mis mes dépêches dans un mouchoir noué autour de ma ceinture. Sans m'occuper alors de mes autres effets, je saisis une hache & une scie, & me jettai dans le canot, suivi du contre-maître & de mon domestique, qui, plus avisé que moi, sauvoit de mes coffres une bourse de cent quatre-vingt guinées. Le passager ne s'étant pas élancé assez loin, tomba dans la mer; & peu s'en fallut que nos mains engourdies par le froid, ne fussent incapables de lui prêter le moindre

secours. Lorsque les deux matelots furent descendus, ceux qui avoient le plus obstinément refusé de tenter la même fortune, nous supplierent de les recevoir; mais le poids d'un si grand nombre de personnes, & le tumulte de leurs mouvemens me faisant craindre de chavirer, je donnai l'ordre de s'éloigner du bord du vaisseau. Je ne tardai pas à m'applaudir d'avoir étouffé un sentiment de pitié, qui leur auroit été funeste à eux-mêmes. Quoique la terre ne fût éloignée que d'environ cinquante verges, nous fûmes accueillis, à moitié chemin, d'une grosse lame, qui remplit à demi le canot, & qui l'auroit infailliblement renversé, si sa charge eût été plus pe-

26 *Relation d'un Naufrage*

sânte. Une seconde vague nous jetta violemment sur le rivage.

La joie de nous trouver enfin à l'abri des périls qui nous avoient tenu si long - tems en de cruelles alarmes , nous fit oublier un moment que nous n'étions échappés d'un genre de mort , que pour en souffrir probablement un autre plus terrible & plus douloureux. En nous tenant embrassés dans nos premiers transports , pour nous féliciter sur notre salut , nous ne pouvions être insensibles à la détresse de nos compagnons , que nous avions laissés sur le navire , & dont les cris lamentables se faisoient entendre au milieu du bruit sourd des flots. Ce qui redoubloit la douleur où nous

plongeoit ce sentiment, étoit de ne pouvoir leur prêter aucune espece de secours. Notre canot jetté sur le sable par les vagues courroucées, témoignoit assez l'impossibilité de rompre leur impulsion, pour retourner au vaisseau.

La nuit s'approchoit à grands pas, & nous n'eûmes pas resté longtems sur cette plage glaciale, avant de sentir que nous allions être engourdis par le froid. Il fallut nous traîner à travers la neige qui s'enfonçoit sous nos pieds, jusques à l'entrée d'un petit bois, environ à deux cens verges du rivage, dont l'abri nous défendit un peu du souffle perçant du nord-ouest. Cependant il nous manquoit du feu pour

28 *Relation d'un Naufrage*

réchauffer nos membres transis, & nous n'avions aucun moyen d'en allumer. La boîte d'amadou que nous avions eu la précaution de prendre dans la chaloupe, avoit été baignée par la derriere houle que nous venions d'esluyer. Il n'y avoit que l'exercice qui pût nous garantir de la gelée, en tenant notre sang en circulation. Mieux instruit que mes compagnons de la nature de ces âpres climats, je leur recommandai de se livrer à un grand mouvement, pour repousser le sommeil. Mais le jeune passager, dont les habits trempés des eaux de la mer s'étoient roidis en glaçons sur son corps, ne put résister à la sensation assoupissante que donne

toujours le froid extrême qu'il éprouvoit. Vainement j'employai tour-à-tour la persuasion & la force pour le faire tenir sur ses pieds. Je fus obligé de l'abandonner à son assoupissement. Après avoir marché pendant une demi-heure, saisi moi-même d'une si forte envie de dormir, que je me sentoie prêt à chaque instant de me laisser couler à terre pour la satisfaire, je revins à l'endroit où ce jeune homme étoit couché. Je mis la main sur son visage; & le sentant tout froid, je le fis toucher au contre-maître. Nous crûmes l'un & l'autre qu'il étoit mort. Il nous répondit d'une voix foible qu'il ne l'étoit pas; mais qu'il sentoie sa fin s'approcher, &

30 *Relation d'un Naufrage*

il me supplia , si je lui survivois ; d'écrire à son pere à New-Yorck , & de l'instruire de son malheur. Au bout de dix minutes , nous le vîmes expirer sans aucune souffrance , ou du moins sans de vives convulsions. J'ai rapporté cet incident pour montrer l'effet d'un froid violent sur le corps humain pendant le sommeil , & pour faire voir que cette mort n'est pas toujours accompagnée d'un sentiment de douleur aussi vif qu'on a coutume de le supposer.

Cette leçon effrayante ne fut pas capable d'engager les autres à combattre le penchant qui les entraînoit au sommeil. Trois d'entre eux se coucherent en dépit de mes

exhortations. Voyant qu'il étoit impossible de les faire tenir debout, j'allai couper deux branches d'arbres, dont je donnai l'une au contre-mâitre; & toute notre occupation, pendant le reste de la nuit, fut d'empêcher nos compagnons de dormir, en les frappant aussi-tôt qu'ils fermoient la paupière. Cet exercice ne nous fut pas inutile à nous-mêmes, en même-tems qu'il préservoit les autres du danger presque certain de mourir.

La lumière du jour que nous attendions avec une si vive impatience, parut enfin. Je courus avec le contre-mâitre sur le rivage, pour tâcher de découvrir quelques traces du vaisseau, quoiqu'il nous

32 *Relation d'un Naufrage*

en restât à peine une foible espérance. Quelle fut notre surprise & notre satisfaction de voir qu'il s'étoit conservé, malgré la violence du vent, qui sembloit avoir dû le briser en mille piéces pendant la nuit ! Mon premier soin fut de chercher comment je pourrois faire venir à terre le reste de l'équipage. Le vaisseau, depuis que nous l'avions quitté, avoit été poussé par les vagues beaucoup plus près de la côte ; & l'espace qui l'en séparoit, devoit encore se trouver plus petit à la basse marée. Lorsqu'elle fut venue, je criai aux gens du vaisseau d'attacher une corde à son bord, pour s'y glisser tout du long l'un après l'autre. Ils adopterent cet expédient

die  
tif  
fai  
mo  
ils  
l'ex  
ci  
zar  
être  
mo  
nui  
bou  
tach  
en  
dou  
un  
pag  
tous  
d'he  
I

dient. En veillant d'un œil attentif le mouvement de la mer, & saisissant bien le tems de glisser au moment où la vague se retiroit, ils descendirent tous sans péril, à l'exception du charpentier. Celui-ci ne jugea pas à propos de se hasarder de cette maniere, ou peut-être se trouvoit-il incapable d'aucun mouvement, ayant usé pendant la nuit un peu trop librement de sa bouteille. Le salut général étoit attaché à celui de chacun de nous en particulier ; & je me réjouis doublement de voir autour de moi un si grand nombre de mes compagnons d'infortune, que je croyois tous engloutis dans les ondes peu d'heures auparavant.

1<sup>er</sup> *Janyier* 1785.

C

34 *Relation d'un Naufrage*

Le Capitaine, avant de descendre, s'étoit heureusement chargé de tous les matériaux nécessaires pour allumer du feu. La troupe se mit alors en marche vers la forêt, & les uns s'employèrent à couper du bois, les autres à ramasser des branches seches, dispersées à terre. Bientôt une flamme brillante qui s'éleva d'un large bucher, nous fit pousser mille cris joyeux. Si l'on confidere le froid extrême que nous avions souffert si long-tems, aucune jouissance ne pouvoit être égale à celle de la chaleur d'un bon brasier. C'étoit à qui s'en approcheroit de plus près pour ranimer ses membres engourdis. Mais cette jouissance fut suivie, pour

la plupart, des douleurs les plus cruelles, aussi-tôt que l'ardeur de la flamme pénétra les parties de leur corps mordues par la gelée. Le contre-maître & moi étions les seuls qu'elle eût respectés, à cause de l'exercice que nous avions fait dans la nuit. Tous les autres en avoient été plus ou moins attaqués, soit dans le vaisseau, soit à terre. Les mouvemens convulsifs qu'arrachoit à ces malheureux la violence des tortures qu'ils éprouvoient, seroient trop horribles à exprimer.

Lorsque nous vinmes à faire la revue de notre troupe, j'observai qu'il manquoit un passager, nommé le Capitaine Green. J'appris qu'il s'étoit endormi à bord du vaisseau,

36 *Relation d'un Naufrage*

& qu'il avoit été gelé mortellement. Nos inquiétudes se renouvelèrent au sujet du charpentier resté sur le navire. La mer roulant toujours avec la même fureur, il étoit impossible d'envoyer la chaloupe à son secours. Nous fûmes obligés d'attendre le retour de la basse marée, & nous lui persuadâmes enfin de venir à terre de la même manière que les autres; ce qu'il ne put faire qu'avec une extrême difficulté, réduit comme il l'étoit à la plus grande foiblesse, & gelé dans presque toutes les parties de son corps.

La nuit vint, & nous la passâmes un peu mieux que la précédente. Cependant, malgré le soin que nous

preuons d'entretenir toujours un grand feu, nous auons beaucoup à souffrir de la rigueur du vent qui souffloit à découvert sur nous. L'épaisseur des arbres pouuoit à peine nous défendre de la neige, qui sembloit se précipiter à grands flots sur notre feu pour l'éteindre. En pénétrant nos habits d'humidité du côté exposé à la flamme, elle nous formoit sur le dos une couche épaisse, qu'il falloit continuellement secouer avant qu'elle se durcît en glaçons. Le sentiment aigu de la faim, nouvelle misere que nous auons jusqu'alors ignorée, vint encore se joindre à celui du froid, que nous auons tant de peine à soutenir.

38 *Relation d'un Naufrage*

Deux jours s'écoulerent, pendant lesquels chaque instant ajoutoit au souvenir cruel de nos maux passés la terreur d'un avenir plus affreux. Enfin, le vent & la mer qui s'étoient accordés pour nous interdire l'approche du vaisseau, renouvelèrent leurs efforts réunis pour le briser. Nous en fûmes avertis par le bruit qu'il fit en éclatant. Nous courûmes vers le rivage, & nous vîmes déjà flotter une partie de la cargaison, que l'impétuosité des ondes entraînoit hors de ses flancs entre-ouverts. Par bonheur la marée portoit une partie des débris sur la plage. Armés de longues perches & des rames de notre canot, nous allions le long du sable,

attirant tout ce qui s'offroit de plus utile à notre portée. C'est ainsi que nous parvînmes à sauver quelques barils de bœuf salé, & une quantité considérable d'oignons, que le Capitaine avoit pris à bord pour les vendre. Nos soins se portèrent aussi sur les planches qui se détachioient du vaisseau, & qui pouvoient servir à nous construire une cabane. On en recueillit un grand nombre, qui furent traînées dans le bois pour être aussi-tôt employées à leur destination. Cette entreprise n'étoit pas aisée. Il étoit peu d'entre nous qui fussent en état d'y travailler. Cependant l'heureux succès de la journée animant notre courage, & la nourriture que nous avions prise

40 *Relation d'un Naufrage*

soutenant nos forces, l'ouvrage se trouva fort avancé à la chute du jour. La lueur de notre feu nous mit en état de le continuer dans les ténèbres; & vers les dix heures du soir, nous eûmes une cabane longue d'environ vingt pieds, & large de dix, assez solide, graces aux arbres qui la soutenoient de distance en distance, pour résister à la force du vent; mais pas assez close pour nous mettre entièrement à l'abri de la froidure.

La journée suivante, & celle du surlendemain, furent employées, soit à perfectionner notre édifice, soit à recueillir, pendant la haute marée, ce qu'elle nous apportoit du vaisseau, soit à dresser l'inven-

*sur l'Isle Royale.* 4

taire de nos provisions, pour en répartir l'usage entre nous sur une juste mesure. Il n'avoit pas été possible de sauver du biscuit, entièrement détrempe dans l'eau de la mer. Il fut décidé que chaque personne en santé ou malade, seroit réduite à un quart de livre de bœuf & à quatre oignons par jour, aussi long-tems que ceux-ci pourroient durer. Cette foible ration, à peine suffisante pour s'empêcher de mourir de faim, étoit tout ce que l'on pouvoit se permettre dans l'incertitude du tems qu'il faudroit peut-être passer sur cette côte déserte.

Le 11 Décembre, sixieme jour de notre naufrage, le vent s'adoucit, & nous laissa la liberté de mettre

42 *Relation d'un Naufrage*

notre chaloupe à flot, pour aller chercher ce qui pouvoit rester dans le navire. Une grande partie de la journée fut perdue à briser, à coups de hache, la glace épaisse qui couvroit le pont, & qui fermoit les écoutilles. Le lendemain nous réusîmes à retirer un petit barril contenant cent vingt livres de bœuf salé, deux caisses d'oignons, trois de bouteilles de baume de Canada, une de patates, une bouteille d'huile, qui nous devint très-utile pour les plaies des matelots, une seconde hache, un grand pot de fer, deux marmites, & environ douze livres de chandelles. Ce renfort précieux nous mit en état, le jour suivant, d'ajouter quatre

vignons de plus à notre ration journaliere.

Nous retournâmes encore à bord le 14, pour chercher les voiles, dont une partie nous servit à couvrir notre cabane, & à la rendre impénétrable à la neige. Ce même jour les plaies de ceux qui avoient le plus souffert de la gelée, & qui avoient négligé de se frotter de neige, commencerent à se mortifier. Leurs jambes, leurs mains, & toutes les autres parties de leurs membres affectées, se dépouillerent de leur peau, avec des douleurs intolérables. Le charpentier, qui étoit descendu le dernier à terre, avoit perdu la plus grande partie de ses pieds, & dans la nuit du 14

44 *Relation d'un Naufrage*

le délire le prit. Il resta dans le même état jusqu'au lendemain, où la mort le délivra de sa misérable existence. Trois jours après, notre second contre-maître mourut de la même manière, ayant été en délire quelques heures avant d'expirer; ce qui arriva également le surlendemain à un matelot. Nous couvrîmes leurs cadavres de neige & de branches d'arbres, n'ayant ni pioché, ni bêche pour leur creuser une fosse; & quand nous en aurions été pourvus, la terre étoit durcie à une trop grande profondeur pour céder à ces instrumens.

Toutes ces pertes qui réduisoient notre troupe à quatorze personnes nous causerent un médiocre chagrin, soit

soit pour eux, soit pour nous-mêmes. En considérant notre déplorable condition, la mort nous paroissoit un bienfait plutôt qu'une disgrâce : & lorsqu'un sentiment naturel nous ramenoit à l'amour de la vie, chacun de nous en particulier ne pouvoit regarder ses compagnons que comme autant d'ennemis armés par la faim pour lui ravir sa subsistance. En effet, si quelques-uns n'avoient payé le tribut à la nature, nous aurions été bientôt dans l'horrible nécessité de péir de faim, ou de nous égorger & de nous dévorer les uns les autres. Sans en être encore réduits à cette affreuse alternative, notre situation étoit si misérable qu'il sembloit im-

1<sup>er</sup> Janvier 1785. D

46 *Relation d'un Naufrage*

possible qu'aucune nouvelle calamité pût en accroître l'horreur. Le sentiment continuel d'un froid rigoureux & d'une faim pressante, la douleur des plaies de la gelée irritées par le feu, les plaintes des souffrans, le désordre & la malpropreté qui nous rendoient un objet de dégoût pour nous-mêmes, autant que pour les autres, toutes les images du désespoir rassemblées autour de nous, & dans la perspective, une mort lente & cruelle, au milieu d'une région désolée, loin des consolations du sang & de l'amitié; telle est la foible peinture des maux que notre cœur ressentait à chaque instant des longs jours & des éternelles nuits.

Nous étions souvent sortis, le contre-maître & moi, pour voir si nous pourrions découvrir quelques vestiges d'habitation dans la contrée. Nos courses ne pouvoient être longues, & n'avoient jamais été suivies d'aucun succès. Nous résolûmes un jour de nous avancer plus avant dans le pays, en remontant les bords d'une riviere glacée. Il s'offroit de tems en tems à nos yeux des traces d'original & d'autres animaux, qui nous faisoient sentir vivement le regret d'être dépourvus d'armes & de poudre pour les chasser. Un léger espoir vint flatter un moment nos esprits. En suivant la direction de quelques arbres entamés du même côté par la hache, nous ar-

48 *Relation d'un Naufrage*

rivâmes dans un endroit où des Indiens devoient avoir passé depuis peu, puisque leur Wigwam y restoit encore, & que l'écorce qu'on y avoit employée, paroissoit toute fraîche. Une peau d'orignal que nous trouvâmes tout près suspendue au bout d'une perche, confirmoit nos conjectures. Nous parcourûmes avec empressement tous les environs; mais, hélas! sans aucun fruit. Il nous resta cependant quelque satisfaction de penser que cet endroit avoit eu ses habitans ou ses voyageurs, & qu'ils pourroient bientôt y revenir. Frappé de cette idée, je coupai une longue perche; & l'enfonçant sur le bord de la riviere, j'y attachai un mor-

ceau d'écorce de bouleau , après l'avoir taillé en forme de main , avec le doigt indicateur étendu & tourné vers notre cabane. Je crus aussi devoir emporter la peau d'original , afin que les sauvages , à leur retour , pussent comprendre que quelques personnes étoient passées en cet endroit depuis qu'ils l'avoient quitté , & démêler , à la faveur de notre signal , la route qu'elles avoient suivie. L'approche de la nuit nous força de reprendre le chemin de notre habitation ; & nous redoublâmes le pas , pour communiquer plutôt à nos compagnons de si agréables nouvelles. Quelques foibles que fussent les espérances qu'il étoit raisonnablement permis de con-

50 *Relation d'un Naufrage*

cevoir de cette découverte, je vis que mon récit leur donnoit une vive consolation, tant un instinct bien-faisant de la nature porte les malheureux à saisir tout ce qui peut adoucir le sentiment de leurs peines!

Plusieurs jours s'écoulerent dans l'attente de voir à chaque instant paroître les Indiens devant notre cabane. Peu-à-peu ces douces idées s'affoiblirent. Elles ne tarderent pas enfin à s'évanouir. Quelques-uns de nos malades, entr'autres le Capitaine, avoient commencé, dans cet intervalle, à recouvrer leurs forces, & nos provisions diminuoient à vue d'œil. Je proposai le dessein où j'étois de quitter l'habitation avec tous ceux qui seroient

en état de manœuvrer dans la chaloupe, pour aller à la découverte le long de la côte. Ce projet reçut une approbation générale ; mais lorsqu'il fallut s'occuper des moyens de l'exécuter, une nouvelle difficulté se présenta. C'étoit de pouvoir réparer le canot, battu par la mer contre le sable avec une telle furie, que toutes les jointures s'écartoient écartées. On avoit bien assez d'étoupe pour boucher les fentes ; malheureusement le goudron manquoit pour les recouvrir. Et le moyen d'y suppléer ! Il ne s'en présentoit aucun à notre esprit, lorsque j'imaginai tout-à-coup de faire servir à cet usage le baume de Canada que nous avions sauvé. L'épreuve étoit

52 *Relation d'un Naufrage*

facile. J'en versai quelques bouteilles dans notre pot de fer, que j'exposai sur un grand feu. En la retirant fréquemment pour la laisser refroidir, j'eus bientôt réduit la liqueur à une juste consistance. Mes compagnons, pendant ce tems, avoient retourné le canot, & l'avoient bien débarrassé du sable & des glaçons. Je fis remplir d'étoupe toutes les crevasses, je les enduisis de mon calfat, & j'eus le plaisir de voir qu'il produisoit à merveille l'effet que j'en avois attendu.

Ce premier succès nous anima d'une ardeur plus vive pour continuer nos préparatifs. Un morceau de toile ajusté sur une perche dressée de manière à pouvoir se lever

ou s'abattre à volonté, nous promit une voilure assez forte pour soulager, dans un vent doux & favorable, le travail de nos rameurs. Parmi les gens de l'équipage, il y en avoit peu d'assez bien rétablis pour soutenir les fatigues que nous devions prévoir dans cette expédition. On me choisit pour la conduire avec le Capitaine, le contre-maître, deux matelots & mon domestique. Ce qui restoit de vivres, fut divisé, selon le nombre de personnes, en quatorze parts égales, sans que l'excès des travaux que nous allions entreprendre pour la cause commune, pût nous faire adjuger une portion plus forte qu'à ceux qui devoient rester paisible-

54 *Relation d'un Naufrage*

ment dans la cabane. C'est avec cette misérable ration d'un quart de livre de bœuf par jour pour six semaines, un frêle esquif revêtu d'un enduit incertain, que la moindre vague, le moindre souffle de vent pouvoit renverser, le moindre écueil mettre en pieces; c'est au milieu des masses énormes de glaces flottantes, sur une plage inconnue, semée de rochers, & pendant la saison la plus rigoureuse de l'année, qu'il falloit tenter une entreprise dont un désespoir aveugle avoit pu seul inspirer le projet. Mais nous en étions à ce point, qu'il étoit moins téméraire d'affronter tous les dangers possibles, à la plus foible lueur d'espérance, que de s'exposer,

par une lâche inaction, au danger presque inévitable de périr, abandonnés de la nature entiere.

L'année 1781 venoit de s'ouvrir. Notre dessein étoit de partir le jour suivant, 2 Janvier. Un vent fougueux de nord-ouest nous retint jusques à l'après-midi du 4. Son impétuosité s'étant alors abattue, nous embarquâmes nos provisions, avec quelques livres de chandelle, ainsi que tous les petits effets qui pouvoient nous être utiles; & nous prîmes congé de nos compagnons, dans l'incertitude cruelle si ce ne seroient pas nos derniers adieux. Nous n'avions guere couru plus de huit milles, lorsque le vent tournant au sud-est, contraria notre

56 *Relation d'un Naufrage*

marche, & nous contraignit d'aborder, à force de rames, dans une large baie, qui nous présentoit un asyle favorable pour la nuit. Notre premier soin fut de débarquer nos vivres, & de transporter la chaudière assez avant sur la plage, pour que la mer ne pût l'endommager. Il fallut ensuite allumer du feu, & couper du bois pour l'entretenir jusques au lendemain. Les branches de pin les plus menues furent employées à former notre lit, & les plus grosses, à nous construire à la hâte une espece de Wigwam, pour nous mettre, de notre mieux, à l'abri des injures de l'air.

En faisant notre petit repas, je remarquai sur le rivage quelques  
pieces

pièces de bois que le flux y avoit jettées, & qui paroissoient avoir été taillées par la hache. Je voyois aussi de longues perches façonnées autrefois de main d'homme. Cependant aucune autre marque d'habitation ne se monroit à nos regards. Il s'élevoit à deux milles de distance une colline dépouillée d'arbres, avec quelques traces de défrichement. J'engageai deux de mes compagnons à m'y suivre avant la fin du jour, pour pouvoir embrasser, de sa hauteur, un horizon plus étendu. En marchant le long de la baie, nous reconûmes un bateau de pêcheur de Terre-Neuve à demi brûlé, dont les restes étoient ensevelis dans le sable. Cet objet nous donna de nou-

1<sup>er</sup> Janvier 1785. E

58 *Relation d'un Naufrage*

velles espérances , & nous fit redoubler de vitesse pour gravir la colline. Parvenus au sommet, quelle ne fut pas notre satisfaction d'apercevoir de l'autre côté quelques édifices éloignés d'un mille tout au plus ! L'intervalle qui nous en séparoit fut bientôt franchi, malgré notre lassitude. Nous arrivâmes palpitations d'espoir & de joie ; mais ces douces émotions furent au même instant dissipées. En vain nous parcourûmes tous les bâtimens ; ils étoient déserts. C'étoient des magasins pour la préparation de la morue, qui, selon les apparences, avoient été abandonnés plusieurs années auparavant. Le triste fruit de cette course fut cependant de nous confirmer toujours dans l'idée de trou-

ver quelques habitations, en continuant de tourner autour de l'île.

Le vent qui avoit repassé au nord-ouest, vint le lendemain nous retenir par la crainte du choc des glaçons qu'il pouffoit dans les courans. Depuis trois jours, il régnoit avec la même fureur. M'étant réveillé dans la nuit, je fus étonné d'entendre ses sifflemens aigus, sans que la mer y joignît, comme à l'ordinaire, le bruit sourd de ses vagues. J'interrompis le sommeil du contre-mâitre, pour lui faire part de ce phénomène. Curieux d'en connoître la cause, nous courûmes vers le rivage. La lune nous éclairoit de ses rayons. Aussi loin que notre vue put s'étendre, leur

60 *Relation d'un Naufrage*

funeste clarté nous fit appercevoir la surface des eaux immobile sous les chaines de la glace, qui s'élevoit à divers endroits en monceaux d'une prodigieuse hauteur. Comment vous peindre le sentiment de tristesse qui s'empara de nos cœurs à cet aspect, & qui ne pouvoit plus loin nôtre course, ni regagner notre première cabane, qui nous auroit mieux défendus de l'âpreté redoublée du froid! Jusques à quand devoit durer cette funeste situation! Deux jours s'écoulerent au milieu de ces réflexions défolantes. Enfin le 9, le vent tomba. Il se releva le lendemain au sud-est, & souffla d'une telle force, que toutes les glaces qui nous bloquoient dans

la baie, se briserent à grand bruit, & furent balayées dans la haute mer, en sorte qu'il n'en restoit plus le long de la côte vers les quatre heures de l'après-midi.

En rompant les chaînes qui nous arrêtoient, le tyran des airs nous en forgeoit d'autres par sa violence. Ce ne fut qu'après tout de deux jours qu'elle se modéra. Une brise légère soufflant alors le long du rivage, notre chaloupe fut mise à la mer, notre voile dressée; & déjà nous nous étions avancés d'un cours assez favorable, lorsque nous aperçumes, à quelques lieues dans le lointain, une pointe de terre extrêmement élevée. La côte jusques-là paroissoit ne former qu'une

62 *Relation d'un Naufrage*  
ceinture si continue de rochers escarpés, qu'il étoit impossible de tenter aucun débarquement, avant d'avoir atteint ce cap éloigné. Cependant il étoit dangereux de risquer une aussi longue course. La chaloupe venoit de faire une voie d'eau, qui occupoit constamment deux hommes à la vider. Ainsi nous ne pouvions employer que deux rames; encore la foiblesse où nous étions réduits par nos chagrins, & par le défaut de nourriture, nous permettoit à peine de soutenir cette légère manœuvre. Qu'allions-nous devenir, si le vent venoit à tourner au nord-ouest? Il devoit infailliblement nous briser contre les rochers. Heureusement le danger n'étoit

plus pour nous un objet digne de considération; & le vent seconda si bien notre constance, que nous parvînmes au cap environ à onze heures de la nuit. La place ne s'étant point trouvée commode pour aborder, nous fûmes encore obligés de longer la côte jusqu'à deux heures du matin, lorsque le vent devenu plus fort, nous ôta la liberté de choisir un endroit favorable. Il fallut descendre, ou plutôt gravir, avec mille peines, sur une plage pierreuse, sans qu'il fût possible de mettre notre chaloupe à l'abri des flots qui menaçoient de la briser contre les roches.

L'endroit où nous étions débarqués, étoit une baie peu profonde,

64 *Relation d'un Naufrage*

renfermée du côté de la terre par des hauteurs inaccessibles, mais ouverte sur la mer au vent de nord-ouest, dont rien ne pouvoit nous garantir. Le vent qui s'éleva le 13, jetta notre chaloupe sur un banc rocailleux, & l'endommagea dans plusieurs parties. Cet accident ne fut qu'un léger prélude à de nouvelles miseres. Environnés de rochers infurmontables, qui nous empêchoient d'aller chercher un abri dans les bois; réduits, pour toute couverture, à notre voile hérissée de glaçons; ensevelis durant plusieurs jours sous un déluge de neige, qui s'étoit amoncelée autour de nous à la hauteur de trois pieds; nous n'avions, pour alimenter notre feu

que des branches & des débris de troncs d'arbres, qui se trouverent par hazard jettés sur le rivage. Cette déplorable situation dura jusqu'au 21, où le tems se radoucit : mais il n'étoit plus en notre pouvoir d'en profiter. Comment réparer notre chaloupe ouverte de plusieurs crevasses ? Après avoir médité les divers moyens qui se présenterent à notre esprit, & les avoir rejettés comme impraticables, toutes nos pensées se tournerent à chercher notre salut d'un autre côté.

Quoiqu'il fût impossible d'escalader le mur de rochers qui nous entouroit de toutes parts, cependant si nous étions dans la nécessité de renoncer à l'usage de notre cha-

66 *Relation d'un Naufrage*

loupe , il nous vint dans l'idée que nous pourrions du moins nous avancer le long du rivage , en marchant sur la glace , devenue assez forte pour supporter notre poids. Je résolus avec le contre - maître d'en faire l'épreuve. Nous partîmes aussi-tôt ; & au bout de quelques milles , nous parvinmes à l'embouchure d'une riviere bordée d'une plage sablonneuse , où nous aurions pu conserver notre chaloupe , & vivre avec beaucoup moins de désagrémens , si notre bonne fortune nous y eût d'abord conduits. Cette découverte , en faisant naître nos regrets , n'étendoit pas bien loin nos espérances. Il étoit à la vérité facile de pénétrer delà dans les bois ;

m  
e  
la  
P.  
co  
de  
tra  
la  
de  
dé  
ten  
dé  
éto  
qui  
pro  
côt  
pér  
que  
vag  
enc

mais falloit-il s'enfoncer au hazard en des lieux sauvages pour aller à la recherche d'un canton habité? Par quels moyens diriger notre course à travers la noire épaisseur de la forêt? & sur-tout comment traîner ses pas sur la neige, dont la terre étoit chargée à la hauteur de six pieds, & que le moindre dégel pouvoit ramollir? Après avoir tenu conseil à notre retour, il fut décidé que notre seule ressource étoit de charger sur notre dos ce qui nous restoit d'effets utiles & de provisions, & d'aller le long de la côte, où il étoit plus naturel d'espérer qu'il se trouveroit enfin quelques familles de pêcheurs ou de sauvages. Le tems paroissoit devoir encore tenir à la gelée, & le vent

68 *Relation d'un Naufrage*

ayant balayé dans la mer la plus grande partie de la neige qui couvroit les glaces de ses bords, nous pouvions nous flatter de faire environ dix milles par jour, même dans l'état de langueur où nos forces étoient tombées.

Cette résolution ayant été arrêtée d'une voix unanime, nous eûmes bientôt fait nos préparatifs. Notre projet étoit de partir le 24 au matin; mais dans la nuit qui le précéda, le vent tourna tout-à-coup au sud-est, accompagné d'une grosse pluie; en sorte que peu d'heures après, cette croûte de neige qui, la veille, paroissoit si solide, fut entièrement fondue, & toute la lièvre de glaçons détachée du rivage.

vage. Plus de chemins ouverts pour fortir de cette plage désastreuse, où nous étions renfermés. Dans ces cruelles réflexions, nos regards se tournoient quelquefois vers la chaloupe, que nous avons été souvent tentés de mettre en pièces pour entretenir notre feu, n'osant plus en attendre aucun autre service. Il nous restoit encore assez d'étoupe pour remplir les nouvelles crevasses; mais le baume de Canada avoit été tout-à-fait épuisé par nos réparations journalières, & rien ne s'offroit à notre imagination pour le remplacer.

Cependant le froid revint le surlendemain. Sa rigueur, dans la nuit, me fit concevoir une idée que je me

1<sup>er</sup> Janvier 1785. F

70 *Relation d'un Naufrage*

hâtai d'essayer aussi-tôt que le jour parut. C'étoit de répandre de l'eau sur l'étope qui bouchoit les fentes, & de l'y laisser geler en forme d'enduit d'une certaine épaisseur. Mes compagnons se moquoient de mon entreprise, & ne se prêtoient qu'avec répugnance à me secourir. Un moyen aussi simple me réussit cependant au-delà de mon espoir. Toutes les ouvertures se trouverent par-là si bien fermées, qu'on en vint à croire que l'eau ne pourroit y pénétrer, aussi longtemps que la gélée seroit aussi forte que dans ce moment.

Nous en fîmes une heureuse expérience le lendemain 27. Quoique la chaloupe fût devenue fort

lourde, & très-difficile à manier, par la quantité de glace dont elle étoit revêtue, elle avoit fait dans la journée environ douze milles du lieu de notre départ. Ce nouveau service nous la rendit plus précieuse; & nous eûmes le soin de la transporter sur nos rames dans l'endroit le plus favorable à sa sûreté. Une épaisse forêt qui s'élevoit dans le voisinage, nous offroit deux biens dont nous avons été privés durant tant de nuits, un léger abri contre le souffle glacial du vent, & du bois en abondance pour entretenir un grand feu, qui nous réchauffât dans notre sommeil. Cette double jouissance fut pour nous le comble des voluptés. Notre pro-

72 *Relation d'un Naufrage*

vision d'amadou étant presque consommée, je fus obligé de la renouveler en brûlant une partie de ma chemise, la même que j'avois toujours portée depuis la perte de mes équipages.

Le lendemain une ondée de pluie fondit malheureusement toute la glace de notre chaloupe; & nous eûmes le chagrin de perdre l'avantage d'une journée favorable, qui auroit pu nous avancer de plusieurs milles dans notre course. Il fallut se résoudre à attendre le retour de la gelée; & ce qui augmentoit notre impatience, & nos regrets, c'est que nos provisions se trouvoient maintenant réduites à deux livres & demie de bœuf pour chacun.

La gelée n'ayant repris que dans l'après-midi du 29, la longueur inévitable de nos préparatifs ne nous permit pas de faire plus de sept milles avant la nuit. Un vent très-fort qui nous surprit le jour suivant, dans le commencement de notre route, nous obligea de relâcher, sans avoir fait plus de deux lieues. Le dégel nous retint à terre jusqu'au surlendemain, 1<sup>er</sup> Février, où un froid excessif nous fournit l'occasion de réparer notre chaloupe; mais les glaçons flottans étoient si considérables, qu'ils occupoient sans cesse l'un de nous à les briser avec une perche; & ce ne fut que par le travail le plus fatigant, que nous vîmes à bout

74 *Relation d'un Naufrage*

de faire cinq milles avant la chute du jour.

Notre navigation fut plus heureuse le 3. Le vent souffloit dans une direction aussi favorable que nous aurions pu le desirer. Quoique la chaloupe fît une voie d'eau, qui employoit une partie de nos bras à la tarir, nous courûmes d'abord quatre milles par heure avec le secours de nos rames, & bientôt cinq, avec notre seule voile. Vers deux heures de l'après-midi, nous eûmes pleinement en vue un cap très - élevé, qui, selon notre estime, ne devoit être éloigné que de trois lieues. Sa prodigieuse hauteur nous trompoit sur sa distance. Il étoit presque nuit,

lorsque nous parvînmes à l'atteindre. En le doublant, notre course prenoit une direction différente de ce qu'elle avoit été dans la journée; enforte qu'elle nous obligea de baisser la voile, & de prendre nos rames. Le vent se trouvoit alors souffler du côté de la terre. Nos efforts étoient bien foibles pour le combattre; & sans un courant venant du nord-est, qui nous soutint un peu contre son impulsion, nous courions le risque d'être emportés pour jamais dans la haute mer.

La côte, hérissée de rochers, étant en cet endroit trop dangereuse pour y descendre, il nous fallut ramer avec mille périls dans les ténèbres, & le long des écueils,

76 *Relation d'un Naufrage*

jusques à cinq heures du matin. Incapables alors de soutenir une plus longue manœuvre par l'épuisement de nos forces, nos yeux se fermerent sur les dangers du débarquement ; & le Ciel le fit réussir, sans autre accident que d'avoir notre chaloupe jettée à demi pleine d'eau sur le rivage. L'entrée des bôis n'étoit pas éloignée ; cependant nous eûmes beaucoup de peine à nous y traîner, & à dresser du feu pour nous dégourdir, & pour sécher nos habits. Tel étoit l'accablement où nous avoient plongés la fatigue & l'insomnie, qu'il nous fut impossible de résister au sommeil, lorsque notre feu commençoit à s'al-

lumer. Nous étions obligés de nous éveiller tour-à-tour pour l'entretenir, de peur qu'il ne s'éteignît pendant que nous serions tous endormis à la fois, & que la gelée ne nous frappât de mort dans cet assoupissement. A mon réveil, j'eus occasion de me convaincre, par les observations que je fis sur le rivage, de ce que j'avois soupçonné pendant la route; savoir que cette pointe de terre élevée que nous venions de doubler, étoit le Cap-Nord de l'Isle Royale, qui, avec le Cap - Roy sur l'Isle de Terre-Neuve, marque l'entrée du golfe S. Laurent.

La douce certitude de nous trouver sur une île habitée, nous au-

78 *Relation d'un Naufrage*

roit flattés de l'espérance de rencontrer enfin du secours en continuant notre voyage, si nous avions eu de quoi pourvoir à notre subsistance pendant tout le tems qu'il pouvoit durer. Mais nos provisions étoient près de finir; & cette perspective nous jettoit dans le désespoir. Il ne se présentoit à notre esprit que des idées d'une mort prochaine, ou des moyens affreux pour la reculer. En tournant les yeux les uns sur les autres, il sembloit que chacun fût prêt à devenir la victime qu'il falloit dévouer à la faim de ses bourreaux. Déjà même quelques-uns d'entre nous étoient convenus d'en remettre le choix à la décision aveugle du

fort. Heureusement l'exécution de cet affreux projet fut remise à la dernière extrémité.

Pendant que mes compagnons s'occupoient à vuidier la chaloupe du sable dont la marée l'avoit remplie, & à boucher ses tentes, en versant sur l'étoupe de l'eau qu'ils y laissoient geler, j'allai le long du rivage avec le contre-maître pour chercher des huîtres, dont on apercevoit une quantité d'écailles dispersées. Il ne s'en trouva par malheur aucune de pleine. Nous aurions regardé comme une grande fortune de rencontrer quelques cadavres de bêtes sauvages à demi dévorés par des oiseaux de proie; mais tous ces débris étoient ense-

80 *Relation d'un Naufrage*

velis sous la neige. Rien qui put nous offrir les plus vils alimens. C'étoit peu que la destinée nous eût jettés sur une côte déserte, il falloit, pour combler notre misere, qu'elle eût choisi la plus affreuse saison, lorsque non-seulement la terre refusoit ses productions naturelles à notre subsistance, mais encore lorsque les animaux qui peuplent les deux élémens nourriciers de l'homme, s'étoient refugiés dans leurs grottes, ou dans leurs repaires, pour se préserver du froid rigoureux qui désole ces inhospitables climats.

L' A M I

D E

L'ADOLESCENCE,

PAR M. BERQUIN.

---

15 JANVIER 1785.

---



A P A R I S,

*Au Bureau de l'Ami des Enfans,*  
Rue de l'Université, au coin de celle  
du Bac, N<sup>o</sup>. 28.

*S'adresser à M. LE PRINCE, Directeur.*

---

M. DCC. LXXXV.

*Avec Approbation & Privilège du Roi,*

\*

---

## A V I S.

CET Ouvrage a commencé le 1<sup>er</sup> Septembre 1784, & ce volume en est le cinquieme. Quoique par un malheureux retard ne il soit distribué qu'au mois de Mai, il porte au frontispice le titre de Janvier, pour continuer de marquer la suite des N<sup>os</sup>. Les sept autres paroîtront successivement de mois en mois, jusques en Décembre de cette année, où finira la souscription courante, qui devoit finir au mois d'Août.

Je craindrois de porter un sentiment trop pénible dans les âmes à qui notre situation a pu inspirer, jusqu'à ce moment, une tendre pitié, si je peignois, dans toute leur horreur, les maux que nous eûmes à souffrir les jours suivans. Réduits pour seule nourriture, à des fruits secs d'églantier déterrés sous la neige, & à quelques chandelles de suif que nous avions réservées pour notre dernière ressource ; oppressés de fatigue au moindre effort ; contrariés dans notre navigation par les glaces, les pluies ou les vents ; animés quelquefois d'une légère espérance, pour retomber bientôt après dans un plus cruel désespoir ; navrés des sensa-

15 Janvier 1785. G

82 *Relation d'un Naufrage*

tions douloureuses de toutes ces détresses, réunies pour nous accabler de leur poids insupportable à chaque instant du jour & de la nuit; voilà quel fut notre état jusqu'au 17, où succombant de foiblesse, nous descendîmes à terre pour la dernière fois, résolus de périr en cet endroit, si le Ciel ne nous envoyoit quelque secours imprévu. Mettre notre chaloupe en sûreté sur la plage, auroit été une entreprise trop au-dessus de notre pouvoir. Elle resta livrée à la fureur des vagues, après que nous en eûmes retiré tristement nos outils, & la voile qui nous servoit de couverture. Nos dernières forces furent employées à balayer la neige

de la place que nous avons choisie, à la relever tout-au-tour en talus, pour y planter des branches de pin, destinées à nous former un abri; enfin, à couper & à mettre en pile autant de bois qu'il nous fût possible pour entretenir notre feu, dans la crainte d'être bientôt hors d'état de faire usage de nos instrumens.

Quelques poignées de fruits d'églantier bouillis dans de la neige fondue, furent, pendant les premiers jours, l'unique soutien de notre vie. Ils vinrent à nous manquer; & nous regardions comme un bonheur de pouvoir y suppléer par des plantes marines qui croissoient sur le rivage. Après les avoir fait

84 *Relation d'un Naufrage*

bouillir plusieurs heures de suite, sans qu'elles eussent perdu beaucoup de leur dureté, je mis fondre dans le jus une des deux seules chandelles qui nous restoient. Ce bouillon dégoutant & ces herbes coriaces assouvirent d'abord notre faim; mais peu d'instans après, nous fûmes saisis d'un vomissement terrible, sans avoir la force de pouvoir débarrasser notre estomac. Cette crise dura environ quatre heures, au bout desquelles nous fûmes un peu soulagés, mais pour tomber dans un épuisement absolu.

Il fallut cependant recourir le lendemain à la même nourriture, qui opéra comme la veille, seulement avec un peu moins de vio-

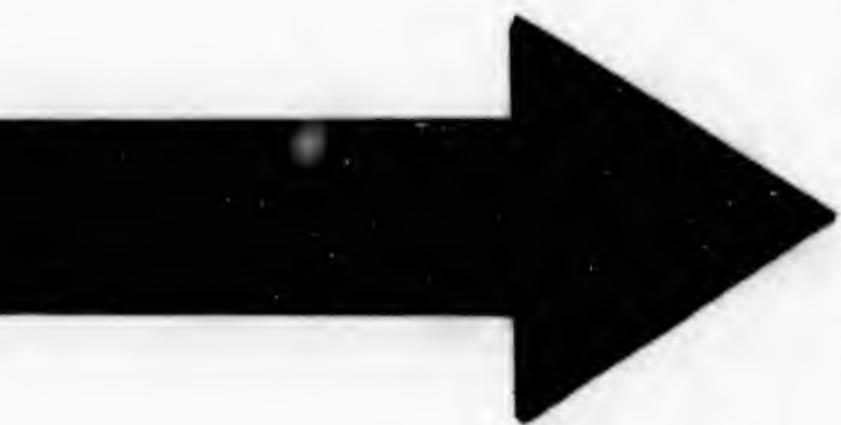
lence. Nous avions employé notre dernière chandelle. Nous fûmes réduits, pendant trois jours, à nous contenter de ces herbes dures & grossières, qui nous causoient des nausées chaque fois que nous les portions à la bouche. Dans le même tems nos jambes commencèrent à s'enfler. Cette bouffissure s'étendit à tel point sur tout le corps, que malgré le peu de chair que nous avions conservé, nos doigts, par la moindre pression, s'enfonçoient à la profondeur de plus d'un ponce sur notre peau, & l'empreinte en subsistoit encore une heure après. Nos yeux sembloient comme enfoncés dans des cavités profondes. Engourdis par la dissolution inté-

86 *Relation d'un Naufrage*

rieure de notre sang , & par les âpres frimats qui nous enveloppoient , à peine avions-nous la force de ramper tour-à-tour pour aller attiser notre feu presque éteint , ou ramasser quelques branches dispersées sur la neige. C'est alors que le souvenir de mon pere , qui m'avoit toujours suivi au milieu des plus pressans dangers , vint s'offrir avec un nouvel attendrissement à mon cœur , en se mêlant à l'idée de mon trépas. Je me le représentois , ce tendre pere , inquiet d'abord sur mon compte , dans la première attente de mes nouvelles , accablé ensuite de chagrin , lorsque le tems s'écouleroit sans lui en apporter ; enfin , condamné à pleu-

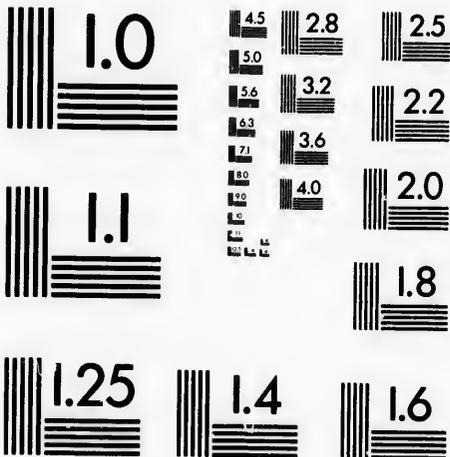
rer, pendant tous les jours de sa  
vieillesse, sur la perte de son fils.  
Je pleurois moi-même de mourir  
si loin de ses bras, sans recevoir  
sa dernière bénédiction. A ces  
touchantes pensées, interrompues  
par les gémissemens poussés autour  
de moi, succédoient des projets  
barbares, que l'instinct naturel de  
la vie m'inspiroit pour la soutenir.  
Ces malheureux compagnons de  
mon infortune, dont les travaux  
m'avoient jusqu'alors secouru, ne  
me paroïssent plus qu'une proie  
pour assouvir ma faim. Je lisois les  
mêmes sentimens dans leurs re-  
gards avides. Je ne sais où nous  
auroient conduit ces féroces dispo-  
sitions, lorsque tout-à-coup les ac-





# MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



**APPLIED IMAGE Inc**

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482 - 0300 - Phone  
(716) 288 - 5989 - Fax

88 *Relation d'un Naufrage*

cens d'une voix humaine se firent entendre dans la forêt. Au même instant nous découvrîmes deux Indiens, armés de fusils, qui ne sembloient pas nous avoir encore aperçus. Cette apparition subite ranimant notre courage, nous donna la force de nous lever & de nous avancer vers eux avec toute la promptitude dont nous étions capables.

Aussi-tôt que nous fûmes en leur présence, ils s'arrêterent, comme si leurs pieds eussent été cloués à la terre. Ils nous regardoient fixement, immobiles de surprise & d'horreur. Outre l'étonnement où devoit naturellement les jetter la rencontre imprévue de six étrangers dans ce coin de l'île désert,

notre seul aspect étoit bien capable de glacer le plus intrépide. Nos habits traînants en lambeaux, nos yeux éteints sous la bouffissure de nos joues livides, l'enflure monstrueuse de tous nos membres, notre barbe hérissée & crépue, nos cheveux flottans en désordre sur nos épaules, tout devoit nous donner une apparence effrayante. Cependant à mesure que nous avancions, mille sentimens heureux se peignoient sur nos traits. Les uns versoient de douces larmes, les autres sourioient de joie. Quoique ces signes paisibles fussent propres à rassurer un peu les Indiens, ils ne témoignoiént pas encore la moindre inclination à nous approcher; & certes le dégoût ré-

90 *Relation d'un Naufrage*

pandu sur toutes nos personnes, justifioit assez leur froideur. Je pris donc le parti de m'avancer vers celui qui se trouvoit le plus près de moi, en lui tendant une main suppliante. Il la prit, & la secoua très-cordialement, façon de saluer employée parmi ces sauvages.

Ils commencerent alors à nous donner quelques marques de compassion. Je leur fis signe de venir vers notre feu. Ils nous accompagnerent en silence, & s'assirent auprès de nous. L'un d'eux, qui parloit un françois corrompu, nous pria, dans cette langue, de l'informer d'où nous venions, & quel hazard nous avoit amenés en cet endroit. Je me hâtai de lui rendre

un

un compte aussi succinct qu'il me fut possible des infortunes & des souffrances que nous avons éprouvées. Comme il me parut assez vivement touché de mon récit, je lui demandai s'il pourroit nous fournir quelques provisions. Il me répondit qu'oui; mais voyant notre feu prêt à s'éteindre, il se leva brusquement, & saisit notre hache, qu'il fut un moment à considérer, en fouriant, j' imagine, du mauvais état où elle se trouvoit. Il la rejetta d'un air de mépris, pour prendre celle qui étoit à son côté. En un clin d'œil il eut abattu une grande quantité de branches, qu'il jeta sur notre feu: puis il ramassa son fusil; & sans dire un

15 *Janyier* 1785. H

92 *Relation d'un Naufrage*

seul mort , il s'en alla avec son compagnon.

Une retraite si soudaine auroit pu donner de l'inquiétude à ceux qui ne connoissent pas l'humeur des Indiens : mais je savois que ces peuples parlent rarement , lorsqu'ils n'y voient pas une nécessité absolue. Ainsi je ne doutai point qu'ils ne fussent allés nous chercher des provisions ; & j'assurai ma troupe alarmée que nous ne tarderions guere à les revoir. Malgré le besoin que nous devons avoir de nourriture , la faim n'étoit pas , du moins pour moi , le plus pressant. Le bon feu que nous avoient fait les sauvages , remplissoit , en ce moment , tous mes desirs , ayant passé tant

de jours à souffrir d'un froid rigoureux, auprès de la flamme languissante de notre misérable foyer.

Trois heures s'étoient écoulées depuis le départ des Indiens; & mes compagnons désolés commençoient à perdre l'espérance de les revoir, lorsqu'enfin nous les aperçûmes au détour d'une pointe de terre avancée, qui ramoient vers nous dans un canot d'écorce. Bientôt ils descendirent sur le rivage, chargés d'une grosse piece de venaison fumée, & d'une vessie pleine d'huile de poisson. Ils firent bouillir la viande dans notre pot de fer avec de la neige fondue; & lorsqu'elle fut cuite, ils eurent l'attention de ne nous en donner qu'en très-petite

94 *Relation d'un Naufrage*

quantité, avec un peu d'huile, pour prévenir les suites dangereuses qu'auroit pu avoir notre voracité, dans l'état de foiblesse où notre estomac se trouvoit réduit.

Ce léger repas étant fini, ils me firent embarquer avec deux de mes compagnons dans leur pirogue, trop petite pour nous emmener tous à la fois. Leur habitation n'étoit éloignée que de cinq milles. Nous fûmes reçus, en débarquant, par trois Indiens, & une douzaine de femmes ou enfans qui nous attendoient sur le bord de la mer. Tandis que ceux de la pirogue retournoient chercher le reste de notre troupe, les autres nous conduisirent vers leurs cabanes, ou Wigwams, qui

s'élevoient au nombre de trois , pour le même nombre de familles , à l'entrée de la forêt. Nous fûmes traités par ces bonnes gens avec la plus douce hospitalité. Ils nous firent avaler d'une espece de bouillon , mais sans vouloir nous permettre , malgré nos prieres , de manger de la viande , ou de prendre aucun autre aliment trop substantiel.

Je ressentis une joie bien vive , lorsque la pirogue revint , & nous ramena nos trois compagnons. Nous goûtions à nous trouver réunis parmi ces sauvages , même après une séparation si courte , les sentimens qu'éprouvent des amis de l'enfance , qui , après avoir long-tems gémi , éloignés l'un de l'au-

96 *Relation d'un Naufrage*

tre, se retrouvent au sein de leur patrie. Cette hutte nous paroissoit un lieu de délices. Les transports que nous faisons éclater, intéresserent en notre faveur une femme très-âgée, qui témoigna beaucoup de curiosité d'apprendre nos aventures. J'en fis un détail plus circonstancié que le premier à l'Indien qui pouvoit entendre le françois. Il le rendit aux autres dans son langage. Pendant le cours de son récit, j'eus occasion d'observer que les femmes en étoient vivement affectées; & je fondai sur cette impression, l'espoir d'un traitement favorable pendant notre séjour.

Après avoir satisfait aux premiers besoins, nos pensées se tournerent

vers les malheureux que nous avons laissés à l'endroit de notre naufrage. La détresse sous laquelle nous avons été près de succomber, me faisoit craindre pour eux un sort plus funeste. Cependant, quand un seul d'entre eux auroit survécu, j'étois résolu de n'omettre aucune tentative pour son salut. Je tâchai de bien désigner aux sauvages le quartier de l'île où nous avons été jetés; & je leur demandai s'il ne seroit pas possible d'y porter des secours.

Sur la description que je leur fis du cours de la riviere la plus voisine, & d'une petite île que l'on découvroit à peu de distance de son embouchure, ils répondirent qu'ils

98 *Relation d'un Naufrage*

connoissoient à merveille cette place, qu'elle étoit éloignée d'environ cent milles, par des routes très-difficiles dans les bois; qu'il y avoit des rivières & des montagnes à franchir pour y pénétrer, & que s'ils entreprennoient le voyage, ils devoient s'attendre à quelque récompense pour leurs fatigues. Il n'étoit pas raisonnable d'exiger qu'ils suspendissent leur chasse, le seul moyen qu'ils ont de faire subsister leurs femmes & leurs enfans, pour entreprendre une course pénible par un pur motif de bienveillance envers des inconnus. Quant à ce qu'ils disoient de la distance, elle ne me paroissoit pas exagérée, puisque j'estimois, par mes propres cal-

culs, que nos courses le long des rivages, n'avoient été guere au-dessous de cent cinquante milles. Je leur dis alors, ce dont il ne m'étoit pas encore venu dans l'esprit de leur parler, que j'avois de l'argent, & que s'il étoit de quelque prix à leurs yeux, j'en emploierois une partie à les payer de leurs peines. Ils semblerent fort contents de cette proposition, & me demanderent à voir ma bourse. Je la pris des mains de mon domestique pour leur montrer les cent quatre-vingt guinées qu'elle contenoit. J'observai sur leurs traits, à la vue de cet or, des sentimens que j'étois bien loin d'attendre d'un peuple sauvage. Les femmes sur-tout le regardoient

avec une extrême avidité; & lorsque je leur eus fait présent d'une guinée à chacune, je les vis pousser un grand éclat de rire; ce qui est le signe dont les Indiens expriment les mouvemens extraordinaires de leur joie.

Quelque exorbitantes que pussent être leurs prétentions, je n'avois rien à ménager pour sauver mes compatriotes, s'il en restoit quelqu'un en vie. Nous conclûmes un accord, par lequel ils s'engageoient à se mettre en route dès le jour suivant, & moi à leur donner vingt-cinq guinées à leur départ, & la même somme à leur retour. Ils s'occupèrent aussi-tôt à faire des souliers propres à marcher

sur la neige, soit pour nos matelots qu'ils devoient ramener, soit pour eux-mêmes; & le lendemain de bonne heure ils partirent, après avoir reçu l'argent dont nous étions convenus.

Dès le moment où les sauvages eurent vu de l'or dans mes mains, ma situation perdit tous les charmes qu'elle devoit à leur hospitalité. Ils devinrent aussi avides qu'ils avoient été jusqu'alors généreux, exigeant dix fois la valeur des moindres choses qu'ils nous fournissoient à mes compagnons ou à moi. Je tremblois d'ailleurs que cette passion excessive pour l'argent, qu'ils avoient prise dans leur commerce avec les Européens, ne les portât à nous dé-

pouiller, & à nous laisser dans la déplorable situation dont nous étions sortis par leurs secours. Le seul motif sur lequel je fondois l'espérance d'un traitement plus humain, étoit la religion qu'ils avoient embrassée, ayant été convertis au christianisme par les Jésuites François, avant que cette île nous fût cédée avec le Canada. Ils témoignoit l'attachement le plus vif pour leur foi nouvelle; & souvent ils nous étourdissoient dans la soirée par leur triste psalmodie. C'étoit sur mon domestique qu'ils avoient réuni toutes leurs affections, parce qu'il étoit catholique Irlandois, & qu'il se joignoit à leurs prières, quoiqu'il n'en entendît pas un seul mot. Je doute fort s'ils étoient

rage  
ns la dé-  
ns étions  
ul motif  
nce d'un  
t la reli-  
e, ayant  
e par les  
e cette  
Canada.  
nent le  
elle; &  
nt dans  
modie.  
e qu'ils  
affec-  
ologique  
à leurs  
dît pas  
t s'ils  
toient

*sur l'Isle Royale.* 103

étoient en état de s'entendre eux-mêmes; car leurs chants, ou leurs hurlemens, pour mieux dire, étoient dans un jargon confus, mêlé de mauvais françois, & de leur idiome sauvage, avec quelque bout de phrases latines, qu'ils avoient retenues de la bouche de leurs missionnaires.

Ces insulaires ont dans la figure & dans les mœurs des traits généraux de ressemblance avec les sauvages du continent de l'Amérique. Cependant leur langage est très-différent de celui de toutes les nations ou tribus que j'ai connues. Ils en diffèrent aussi dans l'usage de laisser croître leur chevelure; ce qui est particulier aux femmes seules parmi les Indiens

15 Janvier 1785. I

du continent. Ils ont d'ailleurs pour les liqueurs spiritueuses ce goût violent, si universel parmi les sauvages.

Nous passâmes bien des jours encore avant de recouvrer nos forces, & de pouvoir digérer quelque nourriture substantielle. La seule que les Indiens fussent en état de nous procurer, étoit de la chair d'original, & de l'huile de veau marin, dont ils vivent uniquement pendant la saison de la chasse. Quoique le souvenir de tant de misères passées dût nous faire bénir le changement de notre situation, & prêter des agrémens à notre séjour parmi les sauvages, je me sentois fort pressé de les quitter, à cause

des dépêches que l'on m'avoit confiées, & qui pouvoient être de la plus grande importance pour le service de l'état; d'autant plus que je ne pouvois ignorer que le duplicata s'étoit perdu dans le naufrage de la goelette. Cependant j'étois encore dans une telle langueur, qu'il me fut impossible, pendant quelque tems, de faire le moindre exercice; & j'éprouvai, ainsi que les compagnons de mes disgraces, combien une atteinte si rude à la constitution étoit difficile à réparer.

Après une absence d'environ quinze jours, les Indiens revinrent avec trois de nos gens, les seuls que la mort eût épargnés parmi les huit personnes que j'avois laissées

106 *Relation d'un Naufrage*

dans la cabane. Ils nous apprirent qu'après avoir consommé toutes leurs provisions, ils avoient subsisté, pendant quelques jours, de la peau d'original, que nous avions dédaigné de partager avec eux; que cette dernière ressource étant épuisée, trois étoient morts de faim, & que les autres avoient été dans l'horrible nécessité de se nourrir de leurs cadavres, jusques à l'arrivée des Indiens; que l'un des cinq qui restoit s'étoit livré avec tant d'imprudence à sa voracité, qu'il étoit mort au bout de quelques heures en des tourmens inexprimables; enfin, qu'un autre s'étoit tué par accident, en maniant les armes d'un sauvage. Ainsi

notre troupe, composée d'abord de dix-neuf personnes, se trouvoit alors réduite à neuf; & j'admire, toutes les fois que j'y pense, qu'une seule en eût pu réchapper, après avoir eu à combattre durant l'espace de trois mois, toutes les miseres combinées du froid, de la fatigue & de la faim.

Le délabrement de nos forces nous retint en ce triste lieu quinze jours encore, pendant lesquels je fus contraint, comme auparavant, de payer le prix le plus excessif pour notre nourriture & pour nos moindres besoins. Au bout de ce tems, ma santé se trouvant un peu rétablie, & ma bourse presque épuisée, je me crus obligé de sacri-

fier mes convenances personnelles au devoir de mon service; & je résolus de porter mes dépêches au Général Clinton, avec toute la diligence dont j'étois capable, quoique ce fût la saison de l'année la moins propre à voyager. En conséquence, j'engageai deux Indiens à me conduire dans Halifax, moyennant quarante guinées que je leur paierois en y arrivant. Je me chargeois de plus de leur fournir sur la route toutes les provisions & tous les rafraîchissemens convenables dans chaque partie habitée, où nous pourrions passer. D'autres Indiens devoient conduire le reste de notre troupe à un établissement sur la *Riviere Espagnole*, où ils reste-

roient jusqu'au printems, pour attendre une occasion de gagner par mer Hallifax. Je fournis au Capitaine tout l'argent nécessaire à sa subsistance & à celle de ses matelots, pour une lettre-de-change qu'il me donna sur son armateur à New - Yorck. Celui-ci ne rougit point dans la suite de m'en refuser le paiement, sous prétexte que le navire étant perdu, ni le Capitaine, ni l'équipage n'avoient plus rien à prétendre.

Je partis le 2 Avril, accompagné de deux Indiens, de mon domestique & de M. Winflow, jeune passager de notre vaisseau, l'un des trois qui avoient survécu dans la cabane. Nous emportions chacun qua-

tre paires de souliers Indiens, une paire de souliers à neige, & des provisions pour quinze jours. Nous arrivâmes le soir dans un endroit que les Anglois nomment *Broad-Oar*, où une chute orageuse de neige nous retint tout le jour suivant. Nous repartîmes le 4; & après une marche d'environ quinze milles, nous parvînmes sur les bords d'un très-beau lac salé, nommé le lac Saint-Pierre, dont l'extrémité va communiquer en pointe avec la mer. En cet endroit nous fîmes la rencontre de deux familles Indiennes qui alloient à la chasse. Je leur achetai pour quatre guinées un canot d'écorce, mes guides m'ayant prévenu qu'il nous

seroit souvent nécessaire pour traverser quelques parties du lac qui ne gellent jamais. Comme nous devions en d'autres parties voyager sur la glace, je fus obligé d'acheter aussi deux traîneaux pour y placer le canot, & le tirer après nous.

Après avoir goûté deux jours de repos, & nous être munis de nouvelles provisions, nous reprîmes notre marche le 7, en la dirigeant pendant quelques milles le long des bords du lac; mais la glace étant mauvaise, il nous fallut quitter cette route, pour en prendre une dans les bois. La neige s'y trouvoit élevée de six pieds. Un dégel mêlé de pluie qui survint le lendemain,

112 *Relation d'un Naufrage*

la rendit si molle , qu'il nous fût impossible de marcher plus long-tems sur sa surface. Nous fûmes donc obligés de nous arrêter. Un grand feu, un Wigwam commode & des provisions abondantes, nous aiderent à supporter ce contretems fâcheux, sans dissiper toutefois nos inquiétudes. L'hiver étoit trop avancé pour espérer de voyager long-tems sur la neige , sans le retour fortuit de la gelée ; & si elle ne devoit plus revenir, le seul parti qui nous restoit, étoit d'attendre que le lac fût entièrement débarrassé de ses glaçons ; ce qui pouvoit nous retenir encore quinze jours ou trois semaines. Notre situation, dans ce cas , devenoit aussi mal-

frage  
nous fut  
is long-  
s fûmes  
ter. Un  
mmode  
s, nous  
tretems  
fois nos  
p avan-  
long-  
retour  
ne de-  
rti qui  
re que  
arrassé  
ouvoit  
jours  
ation,  
mal-

*sur l'Isle Royale.* 113

heureuse que celle où nous avons été réduits par notre naufrage, excepté que la saison étoit moins rude, que nous étions un peu mieux pourvus de munitions, & que nous avions au moins des armes pour les renouveler.

Heureusement la gelée revint le 12, & nous crûmes devoir profiter de cette faveur dès le lendemain. Notre marche fut, ce jour-là, de six lieues, tantôt sur les glaces flottantes, & tantôt dans notre pirogue. Le 14, nos provisions étant presque toutes consommées, je proposai d'aller à la poursuite du gibier, qui me paroissoit abonder en ce canton. Les sauvages en général ne songent guere

114 *Relation d'un Naufrage*

qu'aux besoins du jour , sans se mettre en peine de ceux du lendemain. Cette prévoyance pouvoit cependant être bien essentielle , puisqu'une fonte soudaine de la neige nous eût empêchés de sortir. J'allai dans les bois avec un de mes guides ; & nous fîmes bientôt sur la trace d'un orignal , que mon Indien atteignit au bout d'une heure de chasse. Il l'ouvrit avec beaucoup d'adresse , recueillit le sang dans la vessie , & dépeça le corps en grands quartiers , dont une partie fut portée sur nos épaules jusques à la pirogue. Nous envoyâmes chercher le reste par l'autre Indien , mon domestique & M. Winslow. Cette expédition nous valut

valut un renfort de provisions assez  
considérable, pour n'avoir plus la  
crainte d'en manquer, dans le cas  
où un dégel subit nous eût empê-  
ché de continuer notre route sur  
le lac, ou dans les bois. Le 15 au  
matin nous partîmes de très-bonne  
heure, & nous fîmes six lieues dans  
la journée; ce qui abattit tellement  
nos forces déjà épuisées par de  
longues souffrances, qu'il nous fut  
impossible de nous remettre en mar-  
che le lendemain. La fatigue nous  
retint encore jusqu'au 18, où nous  
reprîmes notre voyage de la même  
manière, c'est-à-dire, partie sur  
les glaces flottantes, & partie sur  
la pirogue, dans les endroits où le  
lac n'étoit pas gelé. J'eus alors oc-  
15 Janvier 1785. K \*

116 *Relation d'un Naufrage*

caſion d'observer les beautés de ce lac , l'un des plus beaux que j'aie vus en Amérique , quoique cette ſaiſon de l'année ne fût pas propre à le faire paroître avec tous ſes avantages. Il eſt couvert d'un nombre infini de petites îles , répandues çà & là ſur ſa ſurface , qui lui donnent un air de reſſemblance avec le célèbre lac de Killarney , & d'autres lacs d'eau douce en Irlande. On n'a jamais formé d'établiffemens ſur ces îles. Cependant le ſol en paroît très-fertile , & leur ſéjour devoit être délicieux en été , ſi l'on pouvoit s'y procurer de l'eau douce , dont elles manquent abſolument ; ce qui eſt ſans doute la raiſon pour laquelle elles ne ſont pas habitées.

frage  
tés de ce  
que j'aie  
cette fai-  
propre à  
les avan-  
nombre  
ndues çà  
donnent  
ec le cé-  
d'autres  
On n'a  
s sur ces  
n paroît  
devroit  
pouvoit  
e, dont  
; ce qui  
pour la-  
habitées.

*sur l'Isle Royale.* 117

Si les glaces du lac eussent été continues & plus solides, nous aurions pu nous épargner bien du tems & des peines, en marchant directement d'une pointe à une pointe, & d'une île à l'autre, au lieu que presque à chaque baye, nous étions obligés de nous enfoncer en de longs détours.

Le 20, nous arrivâmes à un endroit appelé Saint - Pierre, où se trouve un établissement de quelques familles Angloises & Françoises. Je dois à la reconnoissance de faire ici mention de M. Cavanaugh, négociant Anglois, dont nous fûmes reçus avec toutes sortes de politesses, & qui, sur le récit de mes malheurs, eut la confiance de m'avan-

118 *Relation d'un Naufrage*

cer deux cens livres sterling , pour une lettre-de-change que je lui donnai sur mon pere , quoique notre nom lui fût entièrement étranger.

J'aurois pris à Saint - Pierre un bâtiment de pêcheur pour me rendre à Hallifax , sans la crainte de tomber entre les mains des corsaires Américains , dont ces parages étoient alors infestés. Le lac , en cet endroit , n'étant séparé de la mer que par une forêt d'environ un mille de largeur , il ne fut question que de traîner notre pirogue à travers cet espace ; pour gagner le rivage , & nous embarquer. Après nous être arrêtés les jours suivans en divers endroits peu remarquables , nous arrivâmes le 25 à Nar-

frage  
ing, pour  
e lui don-  
que notre  
étranger.  
Pierre un  
me ren-  
ainte de  
des cor-  
s parages  
E, en cet  
la mer  
iron un  
question  
e à tra-  
gner le  
Après  
suivans  
marqua-  
à Nar-

*sur l'Isle Royale.* 119

rashoc, où nous fûmes accueillis avec la même hospitalité qu'à Saint-Pierre. Nous en partîmes le 26 dans notre pirogue, pour nous rendre à l'île Madame, située presque au milieu du passage du Canceau, par lequel l'île du Cap-Breton est séparée de l'Acadie, ou Nouvelle-Ecosse. Mais à la pointe de cette île, nous découvrîmes une si grande quantité de glaces flottantes, qu'il eût été de la dernière imprudence d'y hazarder notre fragile nacelle. Nous retournâmes donc à Narrashoc, où je frettai un bâtiment plus capable de leur résister. Je fis mettre à bord la pirogue; & le 27, à l'aide du vent le plus favorable, nous franchîmes en trois heures le

passage , & nous débarquâmes au Canceau, qui lui donne son nom. Ensuite, après une navigation de dix jours le long des côtes, notre pirogue nous porta jusques dans le port d'Hallifax.

Les Indiens ayant reçu le prix dont nous étions convenus, & les présens par lesquels je crus devoir satisfaire ma reconnoissance envers ceux à qui j'étois redevable du salut de ma vie, nous quitterent au bout de quelques jours, pour s'en retourner dans leur île. Comme il me fallut attendre long-tems encore l'occasion d'un vaisseau, j'eus la satisfaction, pendant cet intervalle, de voir arriver mes compagnons d'infortune, que les autres Indiens

frage  
âmes au  
on nom.  
on de dix  
otre pi-  
dans le  
  
le prix  
, & les  
devoir  
envers  
du sa-  
ent au  
ir s'en  
me il  
encore  
eus la  
valle,  
gnons  
ndiens

sur l'Isle Royale. 121

s'étoient chargés de conduire par  
la *Riviere Espagnole*. Enfin, après  
deux mois d'attente, je m'embar-  
quai sur le vaisseau nommé le *Chêne*  
*Royal*, & j'arrivai à New-Yorck,  
où je remis au Général Clinton  
mes dépêches tardives dans l'état  
le plus délabré.

---

*LETTRE de Julie de Mersan  
à Emilie de Beaumont.*

**M**A CHERE ÉMILIE,

As-tu donc oublié la parole que tu m'avois donnée, de venir nous trouver à la campagne aux premiers jours du printems ? Peut-être les gens de la ville imaginent-ils qu'il n'est pas encore de retour ? Je conçois cette méprise, Il n'est que le soleil qui puisse les en avertir ; & ils se tiennent toujours si claquemurés dans leurs apparte-

mens, qu'ils ne songent guere à le consulter. Pour nous, nous jouissons déjà de ses faveurs. La campagne, si triste pendant quelques mois, a repris tous ses charmes. Les arbres ont secoué les frimats qui les enveloppoient, pour revêtir leurs habits de verdure. Les oiseaux reviennent en foule de tous les côtés, forment les plus agréables concerts, en cachant leurs nids sous l'épaisseur du feuillage. Que feras-tu donc à la ville? Quand tu passerois la journée à respirer de ta fenêtre l'air doux qui se fait sentir, croirois-tu jouir du printems? Leve les yeux, tourne-les autour de toi, que vois-tu? Un ciel obscurci par la fumée, des rues fangeuses,

*Mersan*  
*nt.*

le que  
r nous  
pre-  
Peut-  
inent-  
etour?  
n'est  
aver-  
jours  
parte-

les mêmes objets que tu as vus dans la triste saison. Les toîts, il est vrai, ne sont plus couverts de glaçons & de neige; mais comme le soleil pâlit sur vos sombres ardoises! Vois-tu, comme moi, ses rayons naissans se jouer avec les feuilles agitées, qu'ils colorent de pourpre & d'or? Le vois-tu perler un moment la rosée, avant de la dissiper, & tout-à-coup inonder un vaste horizon d'un torrent de lumière? Je veux croire que vos paresseux, retenus si long-tems au coin de leurs foyers, commencent à se hasarder dans les rues, tout grelottans encore du froid qu'ils ont senti; mais regarde-les bien, tu les trouveras vieilliss d'un hiver. Ici,

au contraire, tout semble rajeuni. Les ruisseaux ont nettoyé leurs eaux bourbeuses, les prairies s'émaillent de fleurs nouvelles, l'aubépine qui blanchit, tapisse tous les chemins; il n'est pas jusqu'au plus vieux espalier qui ne se pare de bouquets, pour déguiser son grand âge. Tout paroît, comme nous, dans la fraîcheur de la jeunesse. Quel plaisir, après le morne silence qui régnoit dans la nature, d'entendre les bêlemens des troupeaux qu'on voit gravir sur le penchant des collines, & les cris de joie des enfans qui se répandent dans la campagne pour sarcler les bleds, ou pour essayer leurs forces au labourage! Notre maison est bâtie

sur une hauteur, exposée aux premiers traits du soleil. Je pourrois, de mon lit, attendre sa visite; mais j'aime mieux me lever avec l'aurore, pour lui offrir moi-même mon hommage sur le sommet du cône, & j'y reviens le soir pour lui faire mes adieux à son coucher. Ce spectacle magnifique est toujours nouveau pour moi. Voilà, ma chere Emilie, un petit détail des plaisirs que je goûte; mais je sens qu'il me manque une amie pour les partager. Hâte-toi donc de venir. Ne crois pas que ce tems soit perdu pour ton instruction. J'apprends ici tous les jours mille choses que je me trouve bien honteuse d'avoir ignoré jusqu'à présent. Je suis

suis sûre que nos petits talens y  
gagneront aussi. Les doux chants  
du rossignol nous engageront à cul-  
tiver avec plus de soin notre voix.  
Les agneaux qui bondissent autour  
de leurs meres, nous feront cher-  
cher à mettre dans nos mouve-  
mens leur aisance, leur grace &  
leur légéreté, tandis que les char-  
mans paysages, qui se varient à  
chaque pas, nous feront exercer  
nos crayons pour les représenter  
comme la nature. Notre vanité sera  
peut-être humiliée par ces rivaux ;  
mais ils n'en font point orgueilleux,  
& on leur pardonne. Tâche d'en-  
gager ta maman à venir avec toi.  
Nous vous attendons l'une & l'autre  
avec la plus vive impatience. Adieu,  
15 Janvier 1785. L

ma chere Emilie. Du moment où je compterai que ma lettre peut être parvenue dans tes mains, j'irai me poster au bout de l'avenue pour te voir venir. Il seroit fort mal à toi de m'y laisser long-tems gémir avec les tourterelles. Adieu encore une fois. Je t'embrasse de toute l'amitié que t'ai vouée pour la vie.

*JULIE DE MERSAN.*

---

*RÉPONSE d'Emilie de Beaumont  
à Julie de Mersan.*

**J**E n'ai pas oublié, ma chere Julie, la promesse que tu me rappelles ; & si je ne l'ai pas remplie, je suis sûre, lorsque je t'en aurai dit la raison, que tu ne me croiras plus si digne de tes reproches. J'ai mieux aimé te paroître les mériter par mon silence, que de porter mes inquiétudes dans ton cœur. Je m'empresse de t'en faire part aujourd'hui qu'elles sont dissipées. Tu fais avec quelle tendresse j'aime ma digne maman ? Eh bien, ma chere amie, je me suis vue presque sur le point d'en être séparée pour jamais ; & ce n'est qu'en frémissant encore que je songe au danger que j'ai couru. Depuis la perte de mon papa, j'avois toujours vu décliner sa santé : mais je me flattois

que le séjour de la campagne, les amitiés de ta maman, la douceur de me voir heureuse dans ta société, pourroient la distraire un peu de sa douleur, & rétablir ses forces. C'est dans cette espérance que je te parlois avec tant de joie cet hiver de nos plaisirs du printems. Les premiers instans de cette charmante saison avoient réveillé dans mon esprit les idées les plus riantes. Je m'occupois l'autre jour de mes préparatifs, & maman secondoit mon ardeur de toute sa complaisance, lorsqu'en faisant elle-même ses paquets, le recueil des lettres qu'elle a conservées de mon pere tomba sous sa main. C'étoit le soir. Elle me renvoya, pour pouvoir les relire en silence. J'ai su depuis qu'elle y avoit passé toute la nuit. Il faut que cette lecture lui eût causé des émotions bien fortes, puisque le lendemain au matin la fièvre se déclara avec la plus grande violence, & la réduisit en deux jours à la dernière extrémité. Juge de ce que j'ai dû souffrir,

en la voyant dans un délire continuel, en l'entendant prononcer, d'une voix éteinte, le nom chéri de mon papa. Je tremblois à chaque instant qu'elle ne me fût ravie comme lui. Que serois-je devenue sur la terre, privée de cette chere maman, qui paroît ne tenir plus à la vie que par son amour pour moi? Ses bontés m'avoient toujours pénétrée; mais en ce moment combien j'ai senti s'accroître ma tendresse & ma reconnaissance! Quoique son état la rendît insensible à mes soins, je me plaisois à ces tristes devoirs, comme si elle m'en eût payé par ses caresses. Il me sembloit que mon papa, dont l'image se peignoit si vivement à mon souvenir, m'en remercioit pour elle. Je ne l'ai pas quittée une seule minute, & je jouis aujourd'hui de sa convalescence. Je ne puis te dire combien cette révolution a développé de sentimens dans mon cœur. Je sens que les noms de mere & de fille ont pris encore pour moi une douceur nouvelle. Tout ce qui me retrace

les tendres liens de la nature, excite en mon ame des mouvemens plus affectueux. J'en fis hier une épreuve, qui restera longtemps dans ma mémoire. Maman me mena passer la journée à la campagne, chez M<sup>de</sup>. De \*\*\* , qui lui avoit témoigné, pendant sa maladie, le plus vif intérêt. J'avois toujours entendu parler de cette Dame avec des expressions touchantes d'attachement & de considération; mais la légèreté de mon âge m'avoit empêché de faire des remarques bien suivies sur son caractère. Je résolus de l'étudier avec plus de soin. Nous la trouvâmes, à notre arrivée, au milieu de vingt personnes, dont les unes lui étoient unies par l'amitié, & les autres de simples connoissances, en liaison d'affaires avec son mari. Sa physionomie toujours animée par le sourire de la candeur & de la bonté, mettoit les étrangers même à leur aise avec elle. J'admire comme elle savoit tenir tour-à-tour à chacun le langage qui lui convenoit, n'ou-

blier personne dans cette foule, & parmi tant de soins embarrassans, veiller encore sur sa jeune famille, sans avoir l'air de s'en occuper. Le soir, quand la compagnie se retira, maman se rendit aux aimables instances que lui fit son amie pour jouir plus long-tems du plaisir de se retrouver avec elle. Mde. De \*\*\* venoit de recevoir d'heureuses nouvelles de deux de ses fils qui voyagent dans l'étranger. Son mari revenoit le même jour d'un petit voyage dans la province. Ces deux circonstances mettoient son cœur dans une situation délicieuse ; & son bonheur se peignoit également par le sourire errant sur ses levres, & par les douces larmes qui rouloient dans ses yeux. Il sembloit que cette ame aimante craignit de jouir seule en elle-même, & voulût se répandre dans tout ce qui l'environnoit, pour l'associer à sa joie. Le charme en étoit si doux, qu'on s'en laissoit pénétrer, comme d'une félicité personnelle. Sa sensibilité produisoit le

même effet que l'aspect touchant d'une belle soirée, où la nature se plaît à verser dans tous les cœurs la fraîcheur qu'elle respire. Une gaieté vive & légère succéda bientôt à son premier attendrissement. De ce ton noble, de ce caractère de sagesse & d'élévation, si naturel à ses idées, & qu'elle avoit su soutenir avec tant d'avantage dans la conversation générale de l'après-midi, je la vis descendre avec la même grace au badinage le plus affable, & à la familiarité la plus intime. Maman étoit touchée de la part affectueuse qu'elle lui voyoit prendre au retour de sa santé; je l'étois aussi des témoignages flatteurs d'amitié que je recevois de sa bouche; mais je ne fais où elle trouvoit le secret de nous rendre encore plus sensibles à ses propres jouissances. Tantôt par des caresses, elle animoit sa fille à déployer devant son pere les nouveaux talens acquis en son absence; tantôt par d'ingénieuses agaceries elle lutinoit l'enjouement & la vivacité de son es-

prit pour en faire jaillir mille traits pleins de sel & de délicatesse. Aimable coquetterie de la tendresse maternelle, qui cherche à parer les enfans de toutes leurs graces aux yeux d'un pere enchanté, pour le rendre à son tour plus cher à ses enfans, par l'accroissement de son amour, que tu seyois bien à cette ame naïve & pure, si étrangers à tout autre artifice! Le reste de la soirée se passa en divers petits jeux, auxquels je pris plus d'intérêt que dans toute autre maison, parce qu'ailleurs ils ne paroissent qu'une ressource contre l'ennui, au lieu que la gaîté, l'esprit & la cordialité dont Mde. De\*\*\* les assaisonne, les transforme près d'elle en de véritables plaisirs. Bientôt arriva le moment de retourner à la ville; & je t'avoue que ce ne fut pas sans me causer de vifs regrets. A peine étions-nous remontées en voiture: O maman, m'écriai-je, en me jettant à son cou, que je vous remercie de m'avoir rendu témoin du bonheur de cette honorable famille! Je

sens que je vais vous en aimer davantage. — Tu vois, mon Emilie, me répondit-elle, en me pressant tendrement sur son sein, combien les douceurs de la nature & de l'amitié font au-dessus de tous les autres plaisirs ! La même impression est restée dans mon cœur ; & je l'éprouve toutes les fois que je me trouve auprès de ma digne amie. Je ne la quitte jamais, sans me sentir plus portée à pratiquer mes devoirs, & plus instruite, par son exemple, des moyens d'y réussir. — Ah ! maman, qu'ils sont délicieux, & qu'ils paroissent faciles, de la manière dont Mde. De\*\*\* les remplit. Il me semble qu'il suffiroit à toutes les femmes de la voir pendant un seul jour, pour rechercher le même bonheur. — Il est vrai, ma fille, tel est le charme de la vraie vertu, qu'à son aspect toutes les ames honnêtes sentent le plus doux penchant à la suivre. Mais la plupart sont bientôt rebutées par quelques difficultés dont elles s'épouvantent,

faute d'une assez grande solidité dans leurs principes. Mde. De \*\*\* a eu le courage de se former les siens dans sa première jeunesse, pour ne plus s'en écarter le reste de sa vie. Avec tous les agrémens qui pouvoient la faire briller dans le monde, une fortune capable de fournir à ses dissipations, & malgré les exemples dont il lui auroit été facile de s'autoriser, elle a senti, de bonne heure, que l'estime d'elle-même, celle de son époux, de sa famille & de ses amis étoient d'un prix plus flatteur pour une ame telle que la sienne. Toutes ses pensées, toutes ses actions ont été rapportées à cette résolution vertueuse. Ses efforts lui sont devenus chaque jour plus faciles, & leur succès a commencé sa récompense. A mesure qu'elle en a goûté davantage la douceur, elle a senti plus vivement la crainte de la perdre, si elle se démentoit un seul instant. Dès-lors son courage ne s'est effrayé d'aucun travail. Tous ses enfans ont été nourris sur son sein. Ils n'ont

été malades que dans ses bras. Elle a formé leurs premières idées & leurs premiers sentimens ; sans cesse elle a veillé sur les moindres détails de leur éducation ; elle n'est encore aujourd'hui occupée que de leur bonheur, au prix de tous les sacrifices qu'il pourroit en coûter à sa généreuse tendresse. C'est du calme, où tant de satisfactions intérieures entretiennent son ame au milieu de son activité, que naissent cet enjouement, cet air serein, & cette candeur qui intéressent au premier regard. Certaine de trouver toujours dans les autres la bienveillance & le respect, comme elle ne trouve en elle-même rien qui ne soit digne de ces sentimens, il lui suffiroit de s'abandonner aux mouvemens de son ame pour être sûre de charmer. A ces moyens naturels, elle a su réunir tous ceux que peut donner une raison cultivée par la réflexion, la lecture & l'expérience. Il semble que rien ne soit hors de la portée de ses lumières, comme rien n'est étranger à ses affections.

SON

*L E T T R E S.* 139

Son entretien vous touche autant qu'il vous instruit. On diroit que toutes ses idées passent par son cœur, pour s'y revêtir de l'expression d'un sentiment noble & délicat. Une égalité d'humeur inaltérable, une amabilité toujours nouvelle, captivant son époux par les liens les plus chers, ne lui laissent jamais desirer d'autres délassemens de ses travaux. Eh ! quel spectacle étranger pourroit l'intéresser autant que celui de sa maison, lorsqu'il voit ses amis fatigués des scènes bruyantes du monde, venir chercher les plaisirs qu'elles n'ont pu leur donner, dans cet asyle de la paix & de l'honneur ? L'air pur qu'on y respire, le ton de franchise & de liberté décente qu'on y trouve établi, disposent les cœurs à s'ouvrir, après les avoir pénétrés de sentimens honnêtes. On s'y trouve en sûreté contre les autres & contre soi-même, comme dans un Temple, où tout inspire le respect & l'amour d'une Divinité bienfaisante, que l'on craindroit d'offenser.

15 Janvier 1785.

M

même dans le secret de sa pensée. Au lieu des jalousies & des prétentions qui divisent les autres femmes, celles qu'elle a su choisir pour sa société, ne sentent, en sa présence, que le desir de mériter de plus en plus son estime; & ce besoin commun les attachant l'une à l'autre par de nouveaux nœuds, les porte toutes ensemble vers elle par la reconnoissance & par l'amitié. Ainsi, tout conspire à lui faire goûter le bonheur le plus touchant pour une ame sensible. Heureuse épouse, heureuse mere, heureuse amie, tout ce qui l'environne lui forme un empire, où chacun lui donne son cœur à gouverner pour le remplir du sentiment & de l'émulation de ses vertus.

Malgré le transport rapide avec lequel maman me traçoit ce portrait, il fit sur moi une impression si forte, que je l'ai retrouvé ce matin tout entier dans mon souvenir. Je me hâte de te l'envoyer, en te priant de le présenter à ta mere. Je t'avoue que je voudrois le voir entre les mains

S.

nsée. Au lieu  
ons qui divi-  
qu'elle a fu  
entent, en fa  
riter de plus  
oin commun  
ear de nou-  
es ensemble  
& par l'ami-  
faire goûter  
ur une ame  
euse mere,  
vironne lui  
i donne son  
ir du senti-  
vertus.

ec lequel  
il fit sur  
ue je l'ai  
dans mon  
oyer, en  
re. Je t'a-  
les mains

L E T T R E S. 141

de tous les honnêtes gens. Il me semble  
qu'on devoit cet hommage public à la  
vertu, de peindre les plaisirs qu'elle donne,  
pour encourager ceux qui la pratiquent, &  
attirer les autres dans son sein par l'espoir  
du même bonheur. La seule personne à qui  
je voudrois pouvoir le dérober, est Mdc.  
De\*\*\*, de peur de blesser sa modestie,  
si toutefois cette même modestie lui per-  
mettoit de s'y reconnoître. Ses amis seuls  
seroient frappés de la ressemblance, & me  
fauroient gré de leur avoir retracé les sen-  
timens qu'ils ont tous dans le cœur. Les  
gens de bien m'applaudiroient aussi d'avoir  
montré par un exemple vivant, que la vertu  
n'est point étrangère sur la terre; qu'elle  
peut s'allier au caractère le plus aimable,  
& jouir de la félicité la plus pure que  
l'homme soit en état de goûter.

Pour nous, ma chere amie, qui avons  
le bonheur de trouver les mêmes principes  
dans nos parens, profitons de ce nouvel  
exemple pour nous animer à marcher sur

leurs traces. Nous sommes dans cet âge heureux, où nos instructions & nos exercices sont autant de plaisirs, où nos premiers devoirs sont de suivre le doux penchant de la tendresse & de la reconnoissance, pour ceux qui nous ont donné la vie, & qui n'aspirent qu'à l'embellir par les talens & les vertus. Joignons à ces sentimens ceux de l'amitié qui nous unit. Elle est née dans notre enfance; nous allons la renouveler à la campagne, & dans la saison la plus riante de l'année. Toutes ces circonstances ne doivent-elles pas lui donner une force & une délicatesse qui en étendent la durée & les agrémens sur tous nos jours? Elle t'a fait partager la peine que j'ai ressentie de notre séparation; qu'elle te fasse partager la joie à laquelle mon cœur seul ne fauroit suffire, d'aller recevoir, à la fin de la semaine, tes embrassemens.

EMILIE DE BEAUMONT.

S:

cet âge heu-  
os exercices  
os premiers  
enchant de  
nce, pour  
& qui n'af-  
lens & les  
ns. ceux de  
née dans  
ouveler à  
plus riante  
es ne doi-  
ce & une  
ée & les  
e t'a fait  
de notre  
la joie à  
suffire,  
emaine,

DNT.



